

Technical and Bibliographic Notes/Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

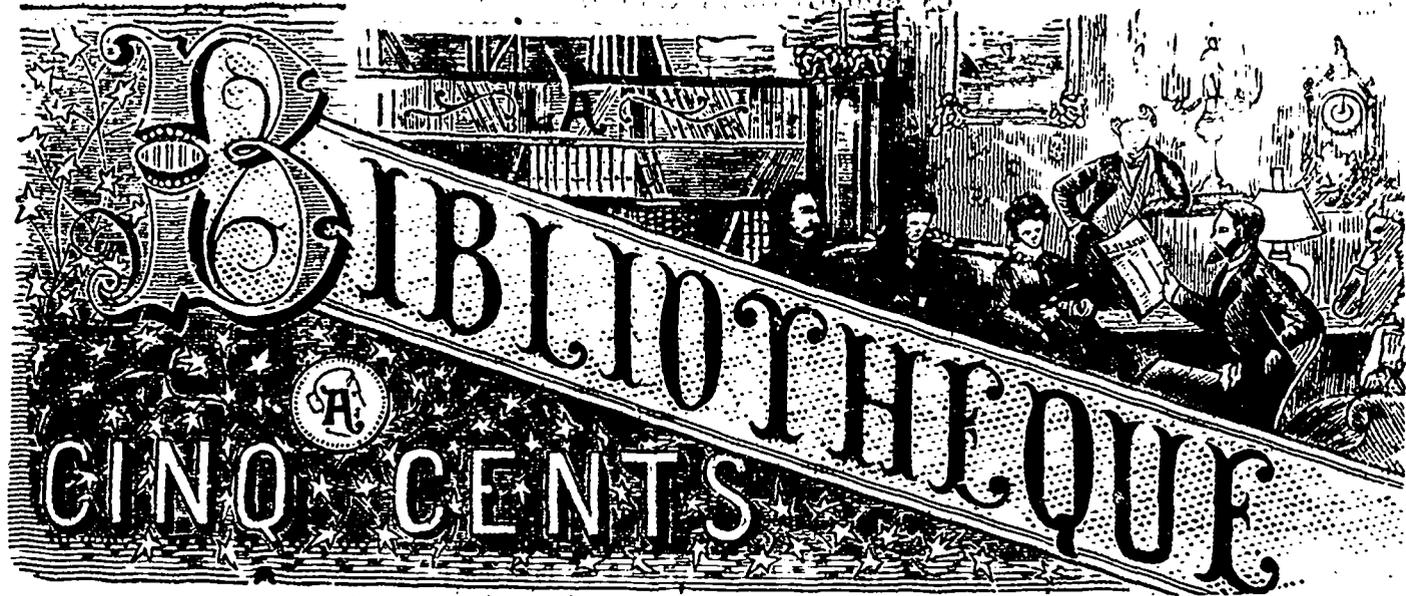
L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers/
Couverture de couleur
- Covers damaged/
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.
- Additional comments:
Commentaires supplémentaires: Pagination continue.

- Coloured pages/
Pages de couleur
- Pages damaged/
Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached/
Pages détachées
- Showthrough/
Transparence
- Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary material/
Comprend du matériel supplémentaire
- Only edition available/
Seule édition disponible
- Pages wholly or partially obscured by errata slips, tissues, etc., have been refilmed to ensure the best possible image/
Les pages totalement ou partiellement obscurcies par un feuillet d'errata, une pelure, etc., ont été filmées à nouveau de façon à obtenir la meilleure image possible.

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
									✓		



Publiée par FODRIER, BESSETTE & CIE, 1540, rue Notre-Dame.

Vol. II

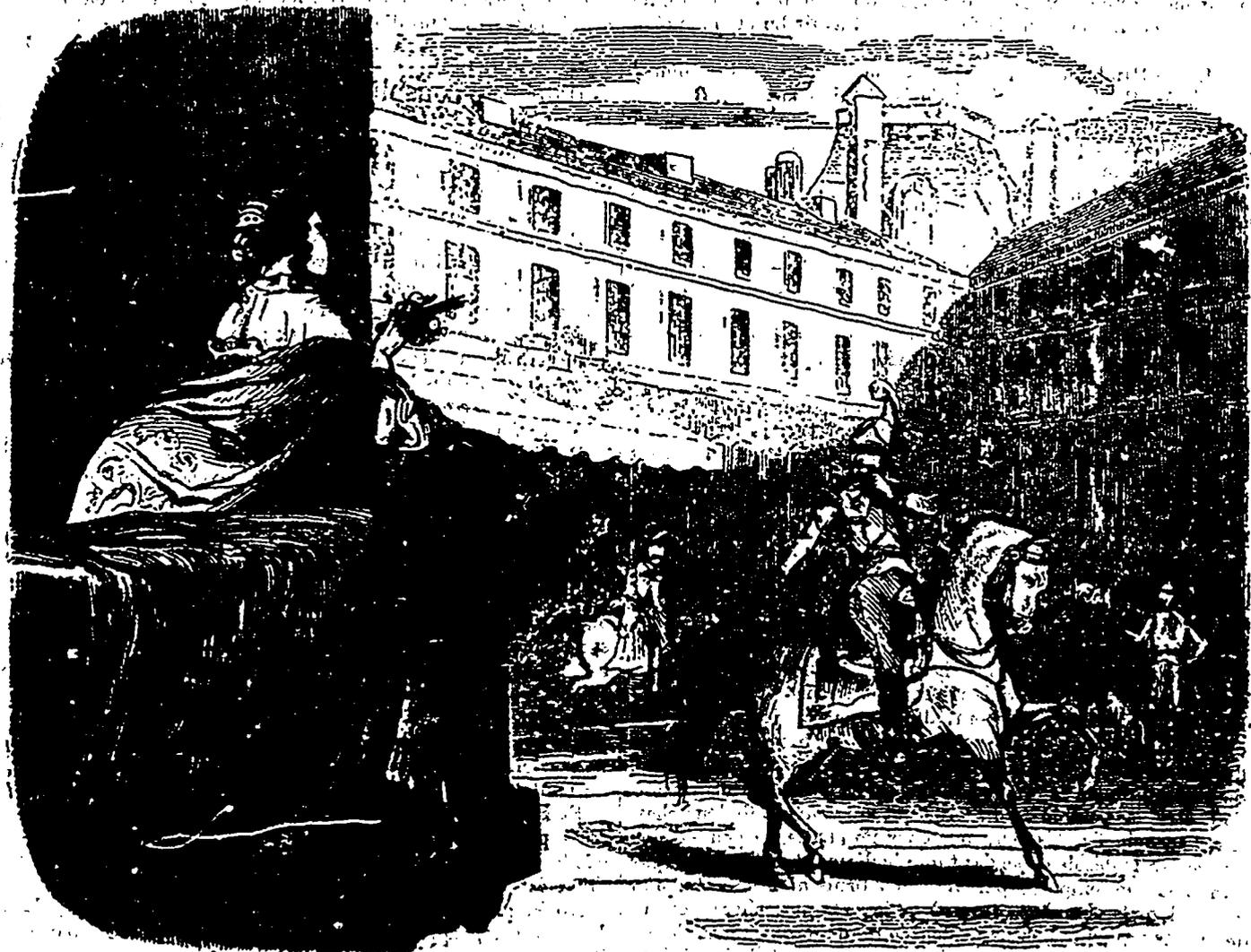
{ PAR AN }
\$2.50

MONTREAL, 27 JANVIER 1887

{ UN NUMERO }
60 CENTS

No. 17

LE TESTAMENT DU COMMANDEUR



Il avait salué en portant la fleur à ses lèvres.

LE TESTAMENT DU COMMANDEUR

(L'épisode qui précède a pour titre CAMILLE)

I

Cet homme, qui marchait à pas lents, une bêche sur l'épaule, une lanterne sourde à la main, un sourire narquois aux lèvres, c'était maître Pandrille.

Le digne intendant, que nous avons laissé si fort ému des infortunes amoureuses de son jeune maître, n'avait plus sur le visage la moindre trace d'émotion, et sa démarche annonçait la quiétude la plus parfaite.

Le bonhomme était chaudement vêtu ; il avait chaussé des sabots selon la mode bourguignonne, et sa tête était ornée d'un gros bonnet fourré destiné à le préserver des rhumes de cerveau.

Ce niais et fin sourire tout à la fois, sous lequel cet intendant de génie avait coutume de dissimuler sa pensée, épanouissait sa face rubiconde et démentait le mieux du monde la supposition qu'on aurait pu établir en le voyant errer, une lanterne à la main, dans les catacombes du manoir, qu'il n'était autre que l'ombre désolée d'un châtelain avare et défunt qui venait s'assurer que sa postérité n'avait point découvert ses trésors.

Cordieu ! maître Pandrille était parfaitement vivant ; il avait même une physionomie rougeaude et de bon aloi qui ne laissait aucun doute sur la façon dont il avait bu et mangé à son repas du soir.

Maître Pandrille avait soupé comme quatre et bu comme buvait M. Bontemps de Saint-Christol lui-même.

L'exécuteur testamentaire de feu M. le commandeur s'arrêta tout juste à la place où MM. de Maltevert avaient trouvé le coffret, posa sa lanterne par terre, s'assit auprès, peu soucieux de n'avoir point un siège plus convenable, et fouilla alors dans sa poche.

— Voyons, dit-il, ne faisons rien d'illégal et relisons cette lettre de feu M. le commandeur qui est pour moi comme son codicille secret, et dans lequel il m'a tracé la ligne de conduite que je dois suivre.

Et Pandrille tira de ses poches ce qu'il appelait modestement une lettre, et qui avait cependant l'apparence d'un volumineux manuscrit.

Malgré l'excellent cas qu'il faisait de la mémoire de son intendant, M. le commandeur de Montmorin, qui avait caressé pendant six années un beau projet de mystification à l'endroit de MM. ses collatéraux, cousins ou neveux, M. le commandeur, disons-nous, avait cru devoir donner à Pandrille ses instructions sur toutes choses, et s'était plu, la plume à la main, à dissertar longuement avec son valet.

Pandrille tourna les premiers feuillets et s'arrêta à la quatrième page :

Article troisième, lut-il, *question du diamant*.

— Mon cher Pandrille, disait le commandeur, tu sais que j'ai toujours fort désiré que mes chers parents, neveux et cousins, pendant les trois mois qui suivront ma mort et précéderont l'ouverture de mon testament, alléchés par le désir de posséder mon diamant et de se l'arracher au besoin les uns aux autres, se querellent entre eux, s'égorgent un peu au besoin, ou tout au moins se crevent un œil par-ci par-là. Mon diamant doit être la pomme de discorde qui me vengera de leur charmant accueil. Tu sais ? Or, mon cher Pandrille, tu penses bien que je serais désolé cependant que le diamant fût trouvé par l'un d'eux et emporté par lui sans bruit ni trompette. J'ai laissé, dans la chambre rouge où tu logeras mes chers neveux de Maltevert, un meuble à double fond ; dans ce meuble est la clef du souterrain où nous l'avons enfoui, et à la clef se

trouvent jointes les indications suffisantes écrites de ma main pour que ces beaux-fils parviennent à découvrir le coffret, s'ils trouvent l'entrée du souterrain, ce que je n'indique pas. Dans ce cas-là, arrange-toi de façon à ce qu'ils aient le coffret, mais non le diamant. Le diamant est pour Jean ou pour sa cousine, si elle vient à l'aider."

Pandrille s'arrêta et termina là sa lecture.

— Il me semble que c'est assez clair, dit-il, et ce que je vais faire est parfaitement conforme à mes instructions.

Puis le bonhomme se prit à rire :

— Ont-ils couru après moi, ces beaux messieurs ! murmura-t-il. J'ai si bien piétiné de-ci et de-là, que leur cœur a dû battre cent vingt pulsations à la minute, juste le double de l'état normal.

Pandrille se redressa, posa de nouveau sa lanterne à terre, remit dans sa poche les instructions manuscrites du commandeur et s'arma de sa bêche.

MM. de Maltevert avaient simplifié la besogne en remuant le sol une première fois et lui enlevant ainsi sa dureté. En trois coups de bêche, le digne intendant eut mis à nu le joli coffret ; alors il jeta la bêche, et s'agenouilla :

— Quel charmant bijou ! murmura-t-il. Quand on songe que toutes les limes du monde n'en feraient pas sauter la serrure. Et les pauvres messieurs qui s'imaginaient qu'il n'y avait qu'à se baisser pour avoir le diamant... Nenni, messeigneurs, nenni ! ricana Pandrille ; quand nous avons des diamants nous les mettons en sûreté... Ah ! par exemple ! si vous aviez eu des outils pour desceller le coffret, oh ! alors...

Pandrille, à ces mots, tira deux pistolets de sa poche.

— Alors, mes maîtres, acheva-t-il, je vous envoyais tous les deux *ad patres*, et vous restiez dans le souterrain où je vous aurais enterrés. Qui diable l'aurait su ?

L'intendant riait toujours en débitant son bizarre monologue.

Il tira une clef de sa poche, une clef tréflée, mignonne, et luisante :

— Je suis persuadé, mes beaux seigneurs, continua-t-il, que si vous aviez su que ce bijou était en ma possession, vous m'auriez traité avec quelque déférence au lieu de me malmenner comme un pauvre laquais que je suis.

Pandrille se pencha sur le coffret, approcha la clef de la serrure, l'introduisit successivement dans les trois entrées, fit jouer les trois pénes, et le couvercle du coffret se leva brusquement par un jeu de bascule.

Alors il approcha sa lanterne ; soudain une clarté étincelante à mille facettes s'échappa du coffret et se projeta à l'entour sur les voûtes humides du souterrain ; et le bonhomme, ébloui, s'écria avec un naïf enthousiasme :

— Ma foi ! c'est bien beau !

Pandrille avait vu le fameux diamant bien souvent, mais chaque fois qu'il le voyait sa même exclamation admirative s'échappait de ses lèvres.

Le diamant était gros comme un œuf, d'une eau irréprochable ; il était de forme oblongue, et Pandrille le tourna et le retourna dans ses doigts avec la joie naïve d'un enfant.

— Quand on pense, dit-il, que si, demain matin, à l'heure où MM. les héritiers déjeunent, je leur servais ce bel œuf sur la table, ils tireraient tous leurs épées et s'entr'égorgeraient comme des soudards. Ah ! Pandrille, mon bel ami, je crains bien que vous ne perdiez le sommeil pendant tout le temps que vous posséderez ce trésor, car si l'un de ces beaux messieurs soupçonnait qu'entre lui et le diamant il n'y a que votre vieille peau pour cloison, vous seriez assassiné comme un poulet.

Et Pandrille referma le coffret après avoir mis à sa place un superbe morceau de strass de la même grosseur ; puis il mit le vrai diamant dans sa poche, aussi négligemment que s'il se fût agi d'un gros sou de cuivre.

Après quoi il recouvrit le coffret, comme avaient fait MM. de Maltevert, reprit sa lampe et sa bêche et s'en alla par où il était venu.

C'est-à-dire qu'il ne prit point la même route que les deux frères, et qu'au lieu de se diriger vers l'escalier qui conduisait à la salle à manger et avait son issue derrière le grand bahut de chêne, il redescendit le souterrain à peu près jusqu'à la moitié de sa longueur.

Là, il s'arrêta de nouveau, fit une pesée sur une pierre du mur latéral qui cependant ressemblait à toutes les autres, et cette pierre s'ébranla et tourna tout à coup sur des gonds invisibles et muets ; puis, cette étrange porte mit à découvert un escalier assez semblable à celui qu'avaient remonté les deux frères, et Pandrille s'y aventura de ce pas hardi de l'homme qui sait où il va et a une connaissance parfaite du chemin.

Une fois dans l'escalier, l'intendant referma la porte de pierre ; puis il continua son chemin, gravissant les degrés avec une majestueuse lenteur.

L'escalier avait soixante-six marches et conduisait directement à l'appartement occupé jadis par M. le commandeur de Montmorin, et où Pandrille s'était logé depuis la mort de son maître, au grand scandale des cohéritiers.

Mais Pandrille était plus qu'un intendant, il était l'exécuteur testamentaire du commandeur, et, comme tel, il avait bien le droit, jusqu'à un certain point, de se loger convenablement.

Un panneau de boiserie dissimulait ordinairement l'escalier, et sur le panneau de boiserie tombait une vieille tapisserie en point de Beauvais.

Le bonhomme referma le panneau soigneusement, ramena les plis de la tapisserie, glissa ensuite le diamant dans une bourse de cuir et mit la bourse sous son oreiller :

— Je vais dormir sur trois millions ! murmura-t-il. Ah ! si mon oncle Onésime Bourdin, le cabaretier qui était si avare, revenait de l'autre monde et qu'il me vit un pareil oreiller, comme il s'applaudirait de m'avoir chassé de chez lui au double titre de paresseux et de gourmand, lorsque j'y remplissais les fonctions modestes de marmiton !

Pandrille se mit au lit, ayant à portée de sa main une belle paire de pistolets chargés jusqu'à la gueule, et s'endormit ainsi paisiblement que le savetier du bon La Fontaine avant qu'il possédât les cent écus du financier ; et cela, sur un oreiller de trois millions ! Cette nuit-là MM. les cohéritiers qui rêvaient tous du diamant durent avoir le cauchemar.

II

Revenons à Jean que nous avons laissé dans les bras de Pandrille, apprenant que la comtesse l'aimait. D'abord, notre héros avait été obligé de prodiguer ses soins au bonhomme qui était prêt à s'évanouir de joie ; puis, voyant Pandrille revenu à lui et recouvrant l'usage de la parole, il l'avait accablé de questions.

Mais Pandrille répondait :

— Je ne sais qu'une chose : " Elle vous aime. "

— Et pourtant...

L'intendant haussa les épaules d'une façon qui signifiait :

— Je n'en sais pas plus que vous.

Pandrille croyait en être quitte pour ce mot " elle vous aime, " mais Jean n'était pas homme à s'en contenter. Il lui fallait de nombreux détails, et Pandrille ne put que lui rapporter les paroles de la comtesse.

— Mystère ! murmura le pauvre jeune homme, qui perdait la tête et cherchait en vain l'explication de l'étrange conduite de madame Durand.

— Si vous m'en croyez, lui dit Pandrille, vous retournerez à la maison du parc, monsieur Jean, et vous y attendrez demain bien tranquillement, puisque c'est demain qu'elle pourra parler.

— Oh ! cet homme ! exclama Jean en songeant avec fureur aux froides railleries et aux dédaigneuses paroles d'Hector ; ne me vengerais-je donc pas ?

— Attendez... répondit Pandrille ; tout vient à point à celui-là qui sait patienter.

Et il prit le jeune homme par le bras, comme il eût fait de son fils, le conduisit à la maisonnette du parc où le bonhomme Guillaumier dormait déjà, le força à prendre quelque nourriture et à se mettre ensuite au lit, déployant en tout cela une maternelle tendresse.

Après quoi, le digne Pandrille s'en alla, toujours de son pas grave et mesuré, fit une apparition à la salle à manger, où MM. les cohéritiers soupaient gaillardement et médisaient de la comtesse, descendit ensuite aux offices, donna partout son coup d'œil d'intendant, se mit ensuite à table, mangea avec l'appétit d'un homme qui aura une nuit occupée, et, finalement gagna son logis vers minuit, au grand contentement de MM. de Maltevert qui, nous le savons, n'attendaient que ce moment pour commencer leur nocturne expédition.

Mais si Jean, pour obéir à Pandrille, s'était mis au lit, Jean ne dort pas, on le devine, et, le silence de la nuit aidant, il fut en proie aux hallucinations les plus étranges.

D'abord la scène de la grotte, ce retour navrant, cette rencontre avec le comte et l'horrible persiflage dont ce dernier l'avait flagellé, tout cela lui parut un rêve, un de ces rêves bizarres qui naissent de l'excès du bonheur lui-même, en faisant entrevoir les plus terribles infortunes, tempêtes de l'âme issues ordinairement de la quiétude même de l'esprit.

En se tournant et se retournant sur sa couche, le pauvre enfant se demanda s'il n'allait point s'éveiller bientôt et secouer ce cauchemar.

Mais Jean ne dormait point ; Jean était parfaitement éveillé. Par la croisée de sa chambre filtrait un rayon de lune, et ce rayon laissait entrevoir les arbres du parc se détachant sur le ciel bleu ; et par cette croisée arrivaient perceptibles et parfaitement distincts ces mille bruits qui remplissent une nuit d'été, le chant du pâtre attardé, le refrain monotone du grillon dans les sillons.

Alors une autre pensée, pensée horrible et bizarre à la fois, s'emparait de l'adolescent. Pandrille avait menti ; Pandrille avait voulu jeter sur la plaie de son cœur un baume momentané ; il était bien vrai que la comtesse ne l'aimait pas et lui préférerait Hector de Maltevert...

Mais comme tous les gens qui discutent avec eux-mêmes dans l'isolement et le silence, Jean n'acceptait aucune des hypothèses que lui présentait son imagination en délire, sans la combattre de toutes ses forces : Pandrille était un vieillard ; il avait les cheveux tout blancs... Le mensonge, même quand le dévouement l'inspire, va-t-il se cacher sous la neige d'une chevelure de vieillard ?

Jean avait rejeté et admis cent fois cette thèse pendant ces longues heures de la nuit où l'esprit divague si aisément, lorsqu'une idée terrible se présenta claire, nette, fortement accusée : Au lieu de Pandrille, n'était-ce point la comtesse qui avait menti ?

Et les cheveux de Jean se hérissèrent, tandis que les pulsations de son cœur s'arrêtaient soudain ; car les événements semblaient justifier cet affreux soupçon.

En effet, au lieu d'une femme au cœur noble et bon comme il l'avait jugée d'abord, la comtesse ne pouvait-elle être une de ces coquettes insensibles qui se jouent, le sourire aux lèvres, du bonheur et du repos des hommes ! Qui sait si elle n'avait point voulu s'amuser aux dépens de ce cœur de vingt ans candide et illusionné ?

Qui sait encore si, prête à épouser le comte, elle ne lui avait pas fait porter par Pandrille ces paroles ambiguës et consolantes, comme un moyen de le retenir plus longtemps à ses pieds ?

Et Jean se souvenait avoir lu quelque part qu'il est des femmes dont la coquetterie ne consent à faire le sacrifice d'une foule d'adorateurs que la veille de leur mariage.

Cette dernière pensée fit perdre la tête à notre héros. Il sauta hors du lit, quitta la maisonnette, et s'en alla à travers champs, la tête nue, courant comme un fou furieux échappé à son cabanon et à la vigilance de ses gardiens.

Combien d'heures dura cette course insensée à travers les bois, les prairies et les friches ? Jean ne le sut pas lui-même. Au matin, quand à peine le jour commençait à poindre à l'horizon, il revint brisé, exténué, mourant...

Et la prostration, cet état de morne abattement, ce mal de mer de l'imagination, succéda à ce délire brûlant qui l'avait étroit pendant plusieurs heures, et il s'assit au seuil de la maisonnette, la tête dans ses mains, l'œil sombre et farouche.

S'il est vrai que la douleur mûrit hâtivement les hommes, Jean avait vieilli de dix années en une nuit.

Insensible aux bruits extérieurs, aux mouvements qui se faisaient autour de lui, il n'entendit point les valets de chiens du château traversant le parc, les jardiniers allant à leur besogne quotidienne ; il n'entendit point le sable crier sous les pas légers d'une femme qui s'approcha de lui.

Son regard sans rayons fixait la terre.

La femme qui s'approchait ainsi, au petit pas, à cette heure matinale où il n'y a sur pied que les labourours ou les chasseurs, c'était la comtesse !

Un grand châle l'enveloppait tout entière et la préservait des fraîcheurs du matin. Elle était pâle, son œil brillait d'un éclat fébrile qui attestait l'insomnie. Ah ! si Jean avait souffert, elle avait souffert aussi...

Elle était à deux pas du jeune homme : il ne la voyait et ne l'entendait pas. Elle comprit, elle devina toutes les tortures qu'il avait endurées depuis la veille ; et comme l'amour n'est, après tout, que de l'égoïsme, un flot de sang lui monta au cœur et le fit battre violemment.

— Comme il m'aime ! pensa-t-elle avec une naïve admiration.

Puis, elle appuya sa main blanche et frêle sur l'épaule de l'enfant abîmé dans sa douleur :

— Jean ? murmura-t-elle d'une voix si douce, qu'on l'eût prise pour un écho lointain du chant céleste des anges.

Jean tressaillit au contact de cette main, au son de cette voix, comme s'il eût vu le ciel s'entr'ouvrir ; il se leva tout debout et regarda la comtesse, muet, sans haleine, attendant son destin d'un mouvement de ses lèvres.

— Jean, répéta-t-elle en lui jetant ce regard voilé de mystérieuses tendresses que les femmes n'ont que pour l'homme aimé, Jean... vous êtes bien pâle...

Il porta la main à son cœur et murmura :

— C'est que j'ai bien souffert...

— Ami... dit-elle en lui prenant la main.

— C'est que je souffre toujours... acheva-t-il.

Alors elle prit son autre main, les serra toutes deux, et, le regardant encore avec ce doux regard que rien en ce monde ne saurait remplacer pour l'homme qui aime, ce doux regard de la femme qui vaut mille fois mieux que tous les trésors de l'univers, elle ajouta :

— Eh bien ! ne souffrez plus...

Il jeta un cri d'ardente ivresse, le cri du condamné qui du haut de la fatale plate forme, voit s'élever à l'horizon un nuage de poussière, puis un cavalier apparaître, des lettres de grâce à la main.

Elle s'assit auprès de lui.

— Ne souffrez plus, continua-t-elle, car me voilà... ne souffrez plus, car moi aussi j'ai souffert, et je sais que la souffrance tue...

Et puis, elle lui mit un baiser de sœur au front, un baiser qui était comme la promesse de leurs fiançailles.

— Enfant... dit-elle, vous avez donc cru que j'aimais cet homme ?

Ces derniers mots arrachèrent Jean à cette ivresse pleine d'oubli où l'avait plongé l'apparition de la comtesse ; il se souvint...

— Mon Dieu ! s'écria-t-il, ne me parlez point de lui. Laissez-moi croire que j'ai fait un rêve... un rêve affreux...

— Oui, répondit-elle, oui, vous avez fait un rêve, car c'est un rêve en effet que l'horrible drame d'hier ; car c'est un rêve que l'infamie de cet homme.

— Mais vous l'aimiez... murmura Jean qui se souvint avoir vu le comte porter les mains de la jeune femme à ses lèvres sans qu'elle les retirât.

— Horreur ! s'écria-t-elle.

— Mais vous devez l'épouser ?

— Moi ! fit la comtesse avec un tel accent de dégoût que la conviction la plus enracinée en eût été ébranlée.

— Il me l'a dit... balbutia Jean.

— La lâche ! murmura-t-elle.

Et puis, une expression de joie et de colère à la fois se fit dans la voix, se trahit dans le geste de la jeune femme.

— Ah ! dit-elle, je puis parler enfin... je suis déliée de mon serment à cette heure.

Et pressant doucement dans ses petites mains blanches les mains nerveuses de Jean, et cédant à un élan de tendresse passionnée :

— Mais tu ne sais donc pas, enfant, murmura-t-elle, qu'hier j'étais esclave... et que j'avais vendu ma liberté pour racheter ta vie !

Et comme il la regardait avec étonnement, elle lui dit tout ce qui s'était passé, avec cette éloquence rapide qui est l'apanage des femmes ; elle lui dit l'apparition subite du comte, ses terreurs à elle, son angoisse, en se voyant à la merci de cet homme que la passion aveuglait et rendait furieux, et le danger qu'il avait couru tandis qu'il revenait, ses fleurs à la main, et le serment au prix duquel elle avait racheté sa vie...

Elle lui dit encore les scènes terribles de la Forêt-Noire, et comment elle avait conçu pour Hector cette répulsion dédaigneuse qu'elle ne cessait de lui témoigner.

Elle lui raconta enfin comment, la veille, à la porte de M. de Verteuil, elle l'avait frappé de son gant au visage, en le traitant de lâche.

Jean écoutait hiletant, ivre de joie ; et il s'était agenouillé aux pieds de la comtesse, de cette femme à qui la veille il n'eût osé dire " Je vous aime, " et il couvrait ses mains de baisers et murmurait :

— Ah ! vous êtes noble et bonne...

A son tour, il lui dit sa rencontre avec le comte ; et des larmes dans les yeux, des sanglots dans la voix, il répéta ces outrageantes paroles dont le comte l'avait souffleté.

— Oli ! s'écria la comtesse avec indignation, vous pouvez vous battre à présent avec lui, dit-elle, car vous savez toute son infamie, et je ne vous retiens plus, Jean... Ce n'est point une Maltevert, ce n'est point la femme d'un soldat qui vous défendra de venger votre honneur outragé.

Et la comtesse se redressa fière, hautaine, superbe d'audace, comme il convenait à une femme dans les veines de qui coulaient quelques gouttes encore de l'héroïque sang des croisés.

Puis, elle reprit d'une voix douce, triste, mais exempte de peur :

— Agenouillez-vous devant Dieu, tandis que vous aurez l'épée à la main, moi qui sais bien que vous êtes de mon sang, je prie pour le fils de mon oncle le commandeur.

Une larme qui perla à l'extrémité de ses longs cils se détacha à ces mots et tomba sur la main droite de Jean, qui poussa un cri d'enthousiasme :

— Ah ! dit-il, comment cette main qu'une de vos larmes a bénie ne serait-elle pas victorieuse ?

Il se leva fier et hautain, comme il était naguère, un éclair dans les yeux, une auréole de vaillance au front, la tête rejetée en arrière à la façon des chevaliers qui mesurent leur ennemi du regard ; et la comtesse crut voir le commandeur lui-même, rajourni de quarante années et disant, la main au pommeau de son épée : " Maltevert suis ! "

Et il allait chercher le comte, le provoquer, le frapper au visage s'il refusait de se battre ; et elle ne le retenait plus, car elle savait bien que la vie est en souffrance tant que l'honneur n'est pas vengé, lorsque Pandrille apparut au détour d'une allée.

III

Pandrinle avait repris sa physionomie des heures solennelles ; il ne souriait plus, il n'avait plus l'air bonhomme ; il était grave comme un tuteur qui voit son pupille sur le point de méconnaître ses conseils et de commettre une irréparable folie.

—Où allez-vous, monsieur ? dit-il à Jean après avoir salué la comtesse.

—Je vais, répondit Jean, chercher cet homme infâme qui a outragé madame et qui m'a outragé moi-même.

—Pourquoi faire ?

—Pour le provoquer.

—C'est inutile, il vous l'a dit hier, répliqua froidement Pandrinle ; il ne se battra pas avec vous.

—Pourquoi ?

—Vous le savez ; parce que vous vous nommez Jean ; Jean tout court.

—Je le frapperai au visage, s'il le faut.

—C'est inutile encore.

Inutile ! mais cet homme est donc un lâche ?

Vous savez bien que non, puisqu'il a blessé M. de Verteuil.

—Alors, pourquoi ce mot ?

—Parce que le comte n'est plus au château.

—Que dis-tu ? s'écria Jean pâlisant.

—Il est parti.

—Parti ! oh !

—Je viens de le voir monter à cheval et prendre la route d'Avallon.

Et tu ne l'as point arrêté ! exclama Jean furieux ; tu ne lui as pas dit qu'il n'avait pas le droit de partir !

—Non, dit naïvement Pandrinle.

Le digne homme voulait, par sa froideur et son lucanisme, calmer insensiblement l'effervescence du jeune homme.

—Oh ! un cheval, alors, un cheval et une épée... je vais courir après lui.

—Monsieur, fit Pandrinle toujours flegmatique, il vaut bien mieux attendre l'ennemi que l'aller chercher. Tous les professeurs d'escrime vous diront qu'on tue plus d'hommes en rompant qu'en marchant.

—Mais il reviendra donc !

—Ce soir.

—Eh bien ! ce soir... Mais ce soir ne viendra jamais ! exclama Jean hors de lui.

—Mon avis est que le soir ne vaut absolument rien pour un duel, monsieur, observa Pandrinle toujours calme. Voyez plutôt ce qui est advenu à M. de Verteuil qui s'est battu au clair de lune.

—Ah ! sois tranquille, va, je le tuerai !

—N'importe, dit Pandrinle, vous ne vous battez pas ce soir.

—Je ne me battra pas... articula Jean avec lenteur et d'un ton ironique ; et qui m'en empêchera ?

—Moi.

—Toi ?

—Oui, moi, dit Pandrinle ; car je ne veux pas, moi, le serviteur de votre père, que vous vous mesuriez avec un noble homme comme M. de Maltevert, sans jouir de tous vos avantages. Il vous faut un nom, monsieur.

—Mais je n'en ai pas.

—Hé ! fit l'intendant haussant les épaules, qui vous dit que vous n'en aurez pas un au premier jour ? attendez...

—Attendre ! mais c'est impossible !

—Attendre ! murmura la comtesse regardant Pandrinle avec étonnement.

—Jusqu'à l'ouverture du testament de feu M. le commandeur, oui, madame, répondit-il avec fermeté.

—Mais elle n'aura lieu que dans trois jours ! s'écria Jean, et l'on ne dort pas trois nuits avec une insulte.

—Pardonnez-moi, Pandrinle, permettez-moi de vous rappeler un article du codicille de feu M. le commandeur.

Et Pandrinle, qui portait toujours sur lui une copie du codicille, la tira de sa poche et lut :

—ARTICLE TROISIÈME ET DERNIER : " Si le diamant était trouvé par l'un de mes cohéritiers avant le délai prescrit pour l'ouverture de mon testament, le testament pourrait être ouvert sur-le-champ. "

—Mais, dit la comtesse, le diamant n'est point trouvé.

—Je sais des gens qui sont sur la trace.

Si Pandrinle eût fait un tel aveu, soit à MM. de Franquépée, soit aux Barillère, soit même au galant et suranné marquis de Nosrhéac, nul doute qu'ils ne se fussent évanouis sur-le-champ. Mais Jean et la comtesse s'aimaient...

Et qu'importe un diamant à ceux qui ont le paradis dans le cœur !

—Eh bien, dit madame Durand qui, maintenant, avait la conviction que le commandeur avait reconnu Jean dans son testament, — oh bien, en ce cas, attendez de pouvoir jeter un noble nom au visage de cet homme qui vous a traité de bâtard... attendez, je le veux !

Jean courba le front.

Ah ! dit-il, cette journée sera mortelle.

—Vous la passerez avec moi, lui dit la comtesse ; et elle ajouta avec une émotion qu'elle essaya de dissimuler sous son beau sourire :

—Ce sera votre veillée des armes.

Pandrinle, émerveillé, ne put s'empêcher de saluer la comtesse en s'écriant :

—Ah ! madame, on a bien raison de dire que bon sang ne ment pas. Je ne saurais pas que vous êtes une Maltevert, que je le devinerais, rien qu'à la façon dont vous avez parlé. Le sang des Maltevert est batailleur, même dans les veines d'une femme.

IV

Quel ne fut pas l'étonnement de Jean le lendemain, en trouvant sur sa table, au moment de se lever, la lettre suivante :

Monsieur,

Bientôt, tout me porte à le croire, surtout, si les sentiments que vous semblez éprouver pour la nièce de votre hôte sont sincères, vous éprouverez le désir d'être riche.

Mais, entre le désir de posséder et la possession, il y a un abîme, vous ne l'ignorez pas.

Cependant votre position n'est pas désespérée. Si vous voulez retrouver une fortune, venez dans les bois du *Vieux Chêne*, au carrefour du même nom. L'homme que vous y rencontrerez peut vous donner de précieux renseignements sur l'endroit où votre prétendu père a caché le diamant.

Ces renseignements, il vous les donnera de grand cœur, mais ayez confiance en lui, et ne vous effrayez en rien de ses singulières allures.

La fortune dont il est question vous mettra largement à même de changer vos espérances en réalité.

Si vous vous faisiez accompagner au rendez-vous, fixé à demain soir, à onze heures, vous n'y trouveriez pas celui qui, en terminant se dit :

VOTRE AMI.

La surprise du jeune homme fut d'autant plus grande que d'une part sa correspondance était fort limitée, d'autre part ensuite Pandrinle se chargeait généralement du soin de remettre à son jeune maître les lettres qui pouvaient arriver à son adresse. De toute façon, Jean résolut d'aller au rendez-vous et de ne parler à qui que ce soit de l'avertissement qu'il venait de recevoir. Il attendit donc impatiemment l'heure du rendez-vous, puis il sortit. Chemin faisant, il se livrait à de sérieuses réflexions, les paroles de Pandrinle l'exhortant à trouver le diamant lui revenaient en tête, peut-être le fidèle intendant

avait-il trouvé un moyen pour faire savoir à son jeune maître le secret tout en ne transigeant pas avec sa conscience.

—La comtesse m'aime, se disait-il, j'en suis sûr maintenant ; et moi qui désespérais du bonheur et de l'avenir, je pourrai donc être heureux, comme tant d'autres, et me créer une famille pour m'aimer.

Une fois lancé sur ce thème, Jean devait former d'innombrables projets. Il connaissait le chemin qu'il avait à parcourir, au point de se rendre où il allait, la nuit, les yeux fermés. Il marchait donc, sans prendre la moindre précaution, d'un pas rapide, en homme pressé d'arriver à un rendez-vous qu'il sait important.

Il n'était plus qu'à quelques pas du carrefour du *Vieux Chêne*. Le chemin qu'il suivait était un sentier étroit, resserré entre de jeunes taillis très touffus. La voûte impénétrable que formait le feuillage ne permettait pas au rôdeur de nuit d'apercevoir le plus petit coin du ciel. Tout était plongé dans une obscurité profonde.

Tout à coup, Jean, qui ne s'attendait à rien, se sentit frappé d'un coup de couteau en pleine poitrine.

L'attaque avait été si prompte, si imprévue, qu'il n'avait même pas eu le temps d'apercevoir la main qui venait de le frapper.

La blessure était peu grave, mais sous la violence du coup Jean chancela d'abord, puis, au moment où il faisait un mouvement pour se mettre en garde, il se sentit frappé d'un second coup de couteau qui l'atteignit dans la même région que le premier.

Cette fois il finit par tomber.

Cette seconde blessure n'était pas plus dangereuse encore que la première.

Alors un homme se précipita sur lui avec l'intention bien évidente de l'achever. Cet homme était toujours armé du couteau qui avait déjà rempli un si sanglant office.

Malgré le peu de gravité de ses blessures, Jean avait perdu connaissance presque immédiatement. Il ne put reconnaître son assassin, celui-ci ayant la figure couverte d'un masque ; il ne put reconnaître non plus la voix qui lui disait :

—Tu comptais sur ce diamant et sur la fortune de ton prétendu père mais il faudrait pour cela que je consentisse à te la laisser ; à moi au contraire la belle comtesse et les millions. Puis l'assassin croyant sa victime morte, la fouilla afin de lui reprendre la lettre anonyme qui aurait pu le compromettre et s'éloigna d'un pas précipité.

Cependant la blessure de peau était heureusement fort légère, son assassin l'avait cru mort, il n'était qu'évanoui, le couteau avait glissé entre les côtes et n'avait fait en quelque sorte que les effleurer, la fraîcheur de la nuit l'aida à reprendre connaissance. Il se releva aussitôt et reprit le chemin du petit pavillon. Qu'on juge de l'étonnement de Pandrille en voyant rentrer son jeune maître au milieu de la nuit et couvert de sang, car bien que fort légère, la blessure n'en avait pas moins laissé échapper sur ses vêtements.

—Juste ciel ! mon cher maître, que vous est-il arrivé ?

Jean le mit aussitôt au courant de l'aventure, pendant que Pandrille lui prodiguait les soins que réclamait son état. Tous deux tombèrent d'accord que les Maltevert ne devaient pas être étrangers à cette tentative d'assassinat, mais malheureusement quand il s'agit de reconnaître l'écriture de la lettre anonyme, Jean se rappela que le meurtrier, prenant ses précautions, la lui avait enlevée. Il n'était qu'à demi évanoui et avait fort bien senti une main étrangère se glisser dans sa poche, mais il n'avait pu l'empêcher. Comme ses blessures, d'ailleurs, n'offraient absolument rien de sérieux, Jean exigea de Pandrille le plus profond silence sur cette affaire. A quoi bon en effet entamer une enquête quelconque, les preuves faisant absolument défaut, ne devait-il pas d'ailleurs se battre avec un de ses ennemis présumés, le ciel se chargerait alors de lui faire justice. Il fut donc arrêté que personne, pas même la comtesse ne saurait ce qui s'était passé.

V

M. le comte Hector de Maltevert, et son frère Raoul s'étaient vainement mis au lit en revenant du souterrain. Leur agitation était telle qu'ils ne purent dormir, et le jour les surprit les yeux ouverts et rêvant tout éveillés au diamant et aux moyens de quitter furtivement le manoir de Montmorin en enlevant à la fois le précieux joyau et la comtesse.

Au point du jour, Hector fut sur pied :

—Frère, dit-il à Raoul, pour desceller le coffret, il est besoin d'outils que nous ne trouverons que dans une ville. Pour partir la nuit prochaine, il nous faut des chevaux de poste et une berline de voyage. Je vais à Avallon et ne reviendrai qu'à la nuit. Toi, reste ici, ne quitte pas le château et veille sur notre double trésor.

—Sois tranquille, répondit Raoul, si le regard d'un de nos cousins s'arrêtait sur le bahut de chêne qui cache l'entrée du souterrain, d'une façon assez significative pour me prouver qu'il a notre secret, dussé-je le tuer...

Raoul eut un fier sourire, qui prouvait quel prix il attachait à ce diamant qu'elle avait désiré.

Le comte descendit aux écuries, en habit de chasse, et sella un cheval lui-même, car les valets étaient paresseux à Montmorin depuis que M. le commandeur était mort. Le soleil les trouvait presque tous au lit, preuve évidente du peu d'empressement qu'ils mettaient à servir MM. les cohéritiers.

Le cheval sellé, le comte glissa ses pistolets dans les fontes et conduisit le cheval hors de l'écurie.

Là il se trouva face à face avec Pandrille.

Pandrille salua jusqu'à terre, ce qu'il oubliait assez souvent, et prononça un respectueux :

—Bonjour, monsieur le comte.

—Maître Pandrille, dit Hector, tenez-moi donc l'étrier, puisque vous êtes là.

Ce sera un grand honneur pour moi, monsieur le comte, répondit l'intendant qui s'était glissé sur ses pas depuis qu'il l'avait entendu sortir de son appartement, et s'était juré de ne le perdre de vue que lorsqu'il aurait quitté le château, tant il redoutait une rencontre entre lui et Jean.

Le comte sauta en selle.

—Monsieur le comte aura une belle journée de chasse aujourd'hui, dit Pandrille de son air bonhomme. Le temps est superbe.

—Tant mieux, répondit Hector, car je dois courir un dix-cors avec nos voisins MM. de C... Merci, Pandrille.

Hector éperonna son cheval et partit au galop.

—Toi, dit alors Pandrille en souriant et le regardant s'éloigner, tu vas courir ton dix-cors jusqu'à Avallon. Il te faut une pince et une lime pour extraire le coffret. Bon voyage, monseigneur !

Et Pandrille pirouetta lestement sur ses talons.

Ce fut alors qu'il rejoignit Jean et la comtesse à l'extrémité du parc où nous l'avons vu obtenant du bouillant jeune homme qu'il attendrait au lendemain pour demander raison au comte Hector de Maltevert.

VI

La journée s'écoula pour les hôtes de Montmorin sans événement extraordinaire.

La comtesse et Jean, qui avaient enfin échangé de doux aveux, demeurèrent une partie de la matinée au chevet du commandant.

M. de Verteuil entraînait en convalescence, et Pandrille qui, on s'en souvient, avait été son unique chirurgien, lui avait prêté qu'il pourrait quitter le lit avant huit jours.

Le commandant avait reçu les confidences de madame Du-

rand, il savait que le cœur de la comtesse avait enfin parlé, et comme il lui avait voué une affection fraternelle, il étendait désormais cette affection jusqu'à Jean, qu'il regardait déjà comme son frère.

Peut-être même l'honnête Pandrille lui avait-il fait une demi-confiance sur l'état civil du prétendu fils naturel du commandeur.

Les deux amants virent les heures s'écouler avec une rapidité qu'on croirait volontiers particulière aux heures de bonheur sans nuage ; — mais, vers le soir, quand le soleil s'inclina derrière les collines de l'horizon, alors un pli se forma sur le front d'ivoire de la comtesse, et l'oublieuse jeune femme tressaillit en songeant que le lendemain peut-être, à la même heure, celui qu'elle aimait, et à la vie duquel sa vie, elle le sentait bien, était désormais liée, tomberait sous le fer meurtrier du comte Hector.

A de certaines heures, l'exaltation fait oublier aux femmes la faiblesse de leur sexe et leur donne cette mâle énergie de l'homme qui fait braver la mort ; mais ces heures sont de courte durée et presque toujours suivies par un réveil plein d'hésitations, d'anxiétés et d'alarmes.

Alors elles tremblent pour l'homme aimé, alors elles s'accusent en plourant d'être la cause de ce péril de mort qu'il va courir, et madame Durand se prit à frissonner, et, éperdue, elle alla se jeter dans les bras du vieux Pandrille en disant :

— Mon Dieu ! n'y aurait-il donc pas moyen d'éviter ce combat ?

— Madame, répondit le vieillard d'une voix émue, mais grave et ferme, feu M. le commandeur, mon noble maître, s'il sortait de sa tombe, irait droit à son fils et lui dirait :

« Quand on est de race militaire, mon enfant, quand on descend d'une héroïque et longue ligne de preux, dont bien peu sont morts dans leur lit, on doit avoir toujours une main sur son cœur pour l'empêcher de battre trop vite, l'autre sur la garde de son épée pour la tirer hors du fourreau à la première insulte, la tête haute et droite pour regarder en face l'ennemi. »

Ces nobles paroles du serviteur touchèrent la comtesse jusqu'aux larmes.

— Vous avez raison, dit-elle, Jean est un Maltevert, et les Maltevert ne reculent pas.

— Madame, ajouta Pandrille gagné peu à peu par l'émotion, avant que le malheureux pays où nous sommes eût nié Dieu au profit de l'Être suprême, quand la France était la terre chevaleresque et chrétienne, les femmes s'agenouillaient à l'heure où leurs époux marchaient au combat.

— Oh ! je prierai ! s'écria-t-elle, je prierai, mon ami... je prierai toute la nuit, et Dieu m'exaucera.

Et la comtesse se mit à genoux au pied du lit du commandant, et le soldat blessé, se soulevant à demi, joignit les mains comme elle, et Pandrille courba sa tête blanche vers le sol.

Et ce dut être une noble et sainte prière aux yeux de Dieu que cette prière murmurée à la fois par le soldat couché sur son lit ensanglanté, par la femme au front pur comme celui des anges, et par l'humble serviteur anobli par l'épée, qui invoquait, tête blanche, le dieu des batailles pour cette jeune tête que son vieux maître lui avait confiée à son lit d'agonie.

Jean n'y était pas.

Pandrille se releva souriant et calma, convue si la prière l'eût rendu fort et confiant, et quitta la chambre de M. de Verteuil, pour aller rejoindre le jeune homme qu'il trouvait malancolique et le bonheur dans les yeux sous les grands arbres du parc.

Il était alors huit heures du soir et la cloche du manoir appelait au souper MM. les cohéritiers.

En d'autres temps, fidèle à son devoir d'intendant, maître Pandrille, tout vêtu de noir, se fut trouvé, selon son habitude, sur le seuil de la porte ouverte à deux vantaux pour recevoir les hôtes de son maître défunt ; mais, ce jour-là, Pandrille avait bien autre chose à faire, il venait de prendre le bras de Jean et lui disait :

— Mon jeune maître, il est un proverbe vieux comme le monde et dont la sagesse est infinie.

— Quel est ce proverbe ? demanda Jean étonné du ton sentencieux de maître Pandrille.

— Le voici : Aide-toi, le ciel t'aidera.

— Je le connaissais ; mais que veux-tu dire ?

— Que j'ai prié le ciel pour vous d'abord.

— Plait-il ?

— Dame ! fit naïvement l'intendant, j'imagine qu'aussitôt que la chose sera possible, et je crois qu'elle va le devenir, vous mesurerez la longueur de votre épée à la longueur de celle de messire de Maltevert votre honoré cousin.

— Oh ! certes ! murmura Jean, dont le sang s'échauffa au seul nom du comte.

— En affaire d'épée, continua Pandrille avec une froide bonhomie, on ne sait jamais ni qui vit, ni qui meurt.

— Oh ! je le tuerais, sois tranquille.

— Je l'espère bien. Mais j'ai l'honneur de vous le répéter, la vie de l'homme, quand elle est au bout d'une épée, n'a pas plus de consistance qu'un globule de savon : un souffle de vent, et c'est fini ! On dit bien que le bon droit triomphe toujours ; mais ceux qui disent cela n'en savent rien. Un coup mal porté et l'on glisse ; une parade tardive et l'on est mort. Cela n'est même pas une question de profondeur, car il y a des coups d'épée à travers le corps dont on ne meurt pas, alors que huit lignes de fer, sous le sein, dans ce qu'on appelle le diaphragme vous font, en trois secondes, d'un homme bien portant un trépassé.

— Je sais tout cela, dit Jean avec calme ; après ?

— J'en reviens donc à mon proverbe, je viens de prier le ciel qu'il vous aide ; et comme je suis assez bon chrétien, le ciel ne me refusera pas un service, mais il faut vous aider aussi, et c'est pour cela que je cours après vous.

— Eh bien, que me veux-tu ?

— Attendez donc. Avant la mort de M. le commandeur, vous faisiez des armes avec moi presque tous les jours, et j'avoue que j'étais assez content de mon élève ; mais depuis trois mois, nous avons négligé ce salutaire exercice, et je m'en repens aujourd'hui.

— Bah ! je n'ai pas oublié tes leçons.

— N'importe ! Allons essayer dans votre chambre, vous vous referez la main avec moi.

Jean céda à l'invitation du vieux soldat, et tous deux se dirigèrent vers la maisonnette du parc.

Là, Pandrille décrocha deux fleurets, en présenta un à son élève et lui dit :

— Je me suis souvenu tout à l'heure d'un assez joli coup que je tiens d'un marin génois, qui le tenait lui-même d'un maître d'armes florentin. Le comte tire d'une assez jolie façon pour que nous recourions avec lui à la haute école. — A bon chat, bon rat !

Le maître et son élève ferrailèrent pendant plus d'une heure, se reposant à intervalles égaux ; et, pendant ces moments de repos, Pandrille faisait succéder la théorie à la pratique et instruisait le jeune homme sur l'attitude prudente qu'il faut avoir sur le terrain, sur le besoin essentiel de ne jamais quitter l'œil de son adversaire, de ne jamais lui rendre la main, et de conserver sans relâche ce sentiment de l'épée, qui fait, pour ainsi dire, passer tout entière dans le fer l'intelligence du tireur.

Au bout d'une heure, Jean connaissait à fond la fameuse botte secrète du marin génois, et le digne intendant disait avec le plus grand sang-froid du monde :

— A présent, je ne donnerais pas dix écus de la peau de M. le comte Hector de Maltevert. C'est une peau fiammée.

Et Pandrille fit coucher Jean, qui ne tarda point à s'endormir du sommeil des braves et des amoureux, puis il regagna le manoir où bien des événements s'étaient accomplis en son absence.

VII

Tandis que, manquant à ses devoirs d'intendant, Pandrille se faisait maître d'armes, la grande table de MM. les cohéritiers s'était garnie de ses hôtes habituels.

Raoul de Maltevert présidait, comme le plus proche parent du défunt, et en l'absence de son frère aîné, car le comte Hector n'avait point paru encore.

Le jeune vicomte mangeait du bout des dents et ne quittait point du regard le grand bahut de chêne qui dissimulait l'entrée du souterrain.

Mais aucun des convives n'avait jusque-là porté les yeux de ce côté, et, dans la journée, Raoul avait traversé vingt fois le vaste couloir dans lequel donnait la salle à manger sans y apercevoir aucun d'eux, car la porte en demeurait habituellement ouverte.

—Messieurs, dit tout à coup l'aîné des Franquépée, savez-vous que l'heure approche ?

—Oui, l'heure approche, répéta M. de Franquépée cadet qui s'était fait, durant toute sa vie, l'écho fidèle de son frère.

—Quelle heure ? demanda le marquis.

—Mais, jarnidieu ! messieurs mes cousins, l'heure solennelle, l'heure de l'ouverture du testament.

A ce mot, tout le monde tressaillit, et M. Bontemps de Saint-Christol s'arrêta immobile, l'œil fixe et la fourchette en l'air.

—Oui, messieurs, continua l'aîné des Franquépée, c'est dans trois jours le grand jour.

—Corbleu ! messieurs, répliqua le marquis, c'est réellement déplorable qu'aucun de nous n'ait trouvé le diamant.

—Hélas ! soupira chacun des cohéritiers sur une gamme différente mais également lamentable.

Raoul tressaillit et fut tout entier à la conversation.

—J'y ai perdu mon latin, murmura M. le chevalier Arthur de la Barillère qui se piquait d'érudition.

—Moi aussi, riposta M. de Franquépée aîné, bien qu'il fût illettré comme un noble du moyen âge.

—Hi ! hi ! hi moi aussi... répéta l'écho du comte, M. le vicomte de Franquépée.

—Moi, messieurs, déclara le marquis, j'avoue que je n'y ai jamais cru.

—Allons donc ! Pandrille nous a pourtant assuré...

—Bah ! qui vous dit que Pandrille n'était pas d'accord avec son maître pour mystifier d'honnêtes parents comme nous ?

Cette supposition du marquis donna à penser à tous les convives.

—Un diamant de trois millions, soupira M. Arthur de la Barillère.

—Ma foi, messieurs mes cousins, reprit M. de Nosrhéac, voulez-vous connaître mon sentiment tout entier ?

—Parlez ! s'écria-t-on.

—Eh bien ! si réellement le diamant existe, notre parent feu le commandeur l'a si bien caché que personne ne le trouvera. Le diamant, voyez-vous, n'était autre chose qu'un bouillotte pour nous attirer tous ici et se moquer de nous.

—Mais enfin, observa M. de Franquépée aîné, le testament en fera mention, j'imagine.

—C'est probable.

—Mais à qui sera-t-il alors ?

—A celui qui héritera du château peut-être...

Comme chacun espérait hériter du château, personne ne sourcilla.

—Cependant, objecta Raoul, si par hasard le testament n'en faisait pas mention.

—Cela n'empêcherait point le nouveau propriétaire d'en être le possesseur.

—Oui, répliqua M. le chevalier Arthur de la Barillère qui se plaisait à faire des calembours ; mais comme il ne le trouverait pas, ce serait une nue-propiété.

Ce pitoyable jeu de mots fit rire aux larmes MM. les cohéritiers.

—Eh bien ! messieurs, continua le marquis d'une voix lamentable, permettez-moi de vous faire part d'une de mes craintes...

Les cohéritiers regardèrent le marquis avec inquiétude.

—Fou le commandeur, notre honorable parent, s'était assez mal conduit durant la révolution. Il n'avait point émigré, et vous savez qu'au lieu de se marier et d'épouser une fille de noble, ce qui eût été fort mal déjà, puisqu'il avait prononcé des vœux, il a fait pis encore...

—Oh ! oui... s'écrièrent à la fois le chevalier Arthur et les Franquépée ; car tous les cohéritiers comprenaient qu'il allait être question de Jean et de sa sœur, et, par pudeur, ces messieurs voulaient dispenser le marquis d'aller plus loin.

—Ah ! si ! messieurs, dit Raoul, il est impossible que mon oncle, un Maltevert... Cette supposition serait une injure pour nous tous.

—Soit, dit le marquis ; mais la comtesse ?

—Plait-il ? fit dédaigneusement l'aîné des Franquépée. Les fiefs tombent-ils donc en quenouille ? Montmorin est un fief.

—Pardon, observa le terrible et logique marquis, depuis la révolution, il n'y a plus de fiefs.

La réponse était foudroyante et les cohéritiers se regardaient avec stupeur.

—Toujours est-il, continua l'orateur, que M. de Montmorin aimait fort sa nièce, et je ne serais nullement étonné qu'elle eût le gros lot dans la succession.

Une consternation générale s'empara des convives qui, un moment, demeurèrent atterrés ; puis ce fut un concert, une explosion d'injures et de menaces.

—Une femme qui s'est mésalliée ! s'écria l'aîné des Franquépée.

—Et qui nous donne ici même le spectacle de son inconduite ! exclama M. le chevalier de la Barillère, qui tenait encore plus aux mœurs qu'à la politique.

Bontemps de Saint-Christol cligna de l'œil, à ces mots ; d'une façon approbative.

—Eh bien oui, messieurs, reprit le marquis d'un ton hypocritement indulgent, cela n'empêchera point, j'en ai la conviction, madame la comtesse Durand, veuve d'un soldat de Bouaparte, d'hériter du castel de Montmorin ; et vous n'y pourrez rien.

—Mais, s'écria M. Arthur chevalier de la Barillère, qui était un profond légiste, on peut faire casser un testament !

—Non, quand il est en règle.

—Ah ! par exemple ! murmura le comte de Franquépée rouge d'indignation.

—Oui, messieurs, poursuivit le marquis toujours calme et railleur, autrefois la famille eut demandé au roi une lettre de cachet et elle eût fait enfermer aux Madelonnettes une femme qui soulève partout le scandale. Mais aujourd'hui...

—Aujourd'hui, dit une voix sur le seuil de la salle, à défaut du roi et des lettres de cachet, il y a l'arrêt suprême et mystérieux d'une famille !

Les convives se retournèrent stupéfaits et aperçurent debout, calme et froid comme un juge qui prononce une condamnation selon sa conscience, M. le comte Hector de Maltevert qui venait d'entrer. Le comte ferma les deux battants de la porte et s'avança vers les cohéritiers :

—Messieurs, dit-il, si un ou plusieurs de nous se chargeaient de l'exécution de la sentence, condamneriez-vous à une réclusion perpétuelle cette femme qui déshonore notre nom ?

—Oui, oui, dirent à la fois le marquis, les Franquépée et le chevalier Arthur.

Bontemps de Saint-Christol cligna de l'œil, ce qui était un assentiment muet. Il n'y eut que M. Charles-Anacharsis de la Barillère qui se tut, en sa qualité de secret adorateur de la comtesse.

—Peut-on condamner ceux qu'on aime ?

—Prenez garde, messieurs, reprit le comte ; un secret qu

je ne puis révéler et dont le hasard seul m'a rendu possesseur, m'a appris que la comtesse Durand est la légataire presque universelle du commandeur ; prenez garde de la condamner pour ce fait et non pour ses fautes.

Le comte mentait en parlant ainsi ; mais il savait bien qu'en parlant ainsi, il détachait de la comtesse son dernier partisan et son dernier défenseur, si elle avait dû en trouver parmi les cohéritiers.

— Non, non ! s'écria la majorité, nous ne la condamnons que pour ses fautes.

— Eh bien, en ce cas, acheva Hector d'une voix solennelle, après avoir pris votre avis à vous tous, messieurs, constitués en tribunal de famille ; moi, le chef de la branche aînée de notre race, je condamne madame la comtesse Durand, qui a démerité, à être transportée violemment en Allemagne et enfermée dans un couvent, et je me charge de l'exécution.

Un murmure d'enthousiasme se fit dans la salle.

— A présent, messieurs, dit Hector, rentrez tous chez vous et gagnez vos lits. Si cette nuit un bruit quelconque frappait vos oreilles, cris ou menaces, coups de pistolet même, supposez que vous rêvez.

Il appuya sur ces derniers mots d'un ton impérieux et, d'un geste, il leva la séance.

Chacun des cohéritiers défila devant lui faisant *in petto* diverses réflexions.

— Moi, pensa M. de Nosrhéac, je ne veux pas me mêler de cela. La comtesse m'a dédaigné, tant pis pour elle ! Je vais dormir comme un loir.

— Moi, murmura à part lui M. le chevalier Arthur de la Barillère, je trouve la condamnation plus que juste, et j'ai condamné en mon âme et conscience ; mais je suis de robe et non d'épée, et les moyens d'exécution ne me regardent pas.

Bontemps de Saint-Christol pensait en s'en allant :

— Il me semble que le souper a été plus court aujourd'hui que de coutume. On dirait que j'ai encore faim...

Hector arrêta le comte de Franquépée qui sortait le dernier.

— Cousin, lui dit-il, vous avez été garde du corps ?

— Oui, certes.

— On peut compter sur vous ?

— Certainement.

— Très bien ; peut-être aurai-je besoin de vous cette nuit ?

— Que faut-il faire ? je suis prêt.

— Je vous placerai en sentinelle, avec deux pistolets, à une porte.

— A merveille... cela me va.

— Et votre frère à une autre.

— Cela me va, répondit en chœur le cadet du comte, en écho à ce qu'il était.

— Mais en attendant, acheva M. de Maltevert, allez dormir. Je vous éveillerai. Seulement, couchez-vous tout vêtus.

VIII

Hector et son frère demeurèrent seuls.

— Eh bien ? fit Raoul avec vivacité.

— J'ai tout préparé, dit le comte. J'ai trouvé à Avallon, chez un serrurier, un trousseau de fausses clefs, une lime et une pince. J'ai acheté une voiture et deux excellents chevaux.

— Bravo ! dit Raoul.

— En outre, j'ai mis la main sur un homme précieux, un Allemand longtemps prisonnier en France, et que la trêve vient de faire libre. J'ai rencontré cet homme sur la route, il s'en allait à pied et regagnait son pays presque sans ressources. J'ai acheté sa fidélité et son dévouement. Il est brave, têtue, et ne sait pas un mot de français.

A minuit, il nous attendra avec la chaise de poste attelée à deux cents pas du château, de l'autre côté du parc, dans la route qui traverse le bois.

Ensuite, j'ai acheté tout à l'heure les services d'un valet ; il a versé, dans le vin qu'on vient de monter à la comtesse, le contenu de ce flacon qui renfermait un puissant narcotique.

Ce valet, le seul qui couche au château avec Pandrille, sera à nos ordres.

A nous la comtesse !

— A nous le diamant ! murmura Raoul.

Et les deux frères remonterent dans leur appartement et continuèrent à tenir conseil.

— Frère, dit alors Raoul, avant d'enlever la comtesse, il faut avoir le coffret.

— Sans nul doute. Ce sera en revenant du souterrain que nous pénétrerons chez elle. Le valet que j'ai corrompu m'a livré une double clef de son appartement.

— Ainsi, tout est prêt ?

— Tout.

Les deux frères visitèrent l'amorce de leurs pistolets, mirent leur or dans deux ceintures de cuir ; puis ils attendirent avec la plus vive impatience que les différents bruits qui annonçaient le mouvement et la vie dans le château se fussent éteints un à un.

Pour laisser à messieurs les cohéritiers la faculté d'errer à leur gré dans le manoir de nuit et de jour, et s'y livrer à la recherche du fameux diamant, Pandrille avait logé les domestiques dans un corps de logis isolé du corps principal, où il ne restait que lui et le valet corrompu par Hector.

Vers minuit, ils entendirent résonner dans l'escalier le pas lent et pesant de maître Pandrille.

L'intendant gagna son logis ; les deux frères l'entendirent fermer solidement sa porte ; puis le silence régna dans le manoir.

— Voici l'heure, dit Hector, allons !

IX

Madame la comtesse Durand avait passé la soirée au chevet du commandant. Vers neuf heures, M. de Verteuil avait paru s'assoupir, et alors elle était rentrée chez elle.

Son souper était servi sur un petit guéridon et Pandrille l'attendait une serviette à la main.

Le bon serviteur, au mépris de sa dignité d'intendant, avait voulu servir lui-même la nièce chérie de feu son maître, depuis qu'elle ne paraissait plus à la salle à manger, et c'était pour cela que le souper de la comtesse n'avait lieu qu'après celui de MM. les cohéritiers.

Pandrille fit part à madame Durand de la confiance qu'il avait de la sûreté de main et de coup d'œil de Jean, et la jeune femme se reprit à espérer en voyant le bonhomme souriant et presque gai.

Quand le valet qui montait les plats eut apporté le dessert, l'intendant alla verrouiller la porte d'un air mystérieux et revint à la comtesse :

— Madame, dit-il, ce matin je vous ai appris que l'ouverture du testament de feu M. le commandeur aurait vraisemblablement lieu demain, parce qu'on était sur les traces du diamant.

— C'est juste, dit la comtesse. Eh bien ?

— Mais je ne vous ai pas dit qui le trouverait, ou plutôt qui l'a trouvé.

— Qui donc ? demanda-t-elle.

— MM. de Maltevert.

— Ah ! murmura la comtesse avec indifférence, tant pis !

— C'est-à-dire, reprit Pandrille, que ces messieurs ont trouvé la place où il était enfoui et le coffret qui le renfermait.

— Et ils l'ont pris ?...

— Pardon, ce n'est pas eux.

— Comment ?...

— C'est moi, acheva Pandrille.

— Vous

—Moi-même.
 —Mais vous n'êtes pas héritier ?
 —Bon ! mais vous êtes héritière, vous, madame.
 —Eh bien ?
 —Eh bien, je l'ai pris pour vous.
 —Mais si ces messieurs l'ont trouvé les premiers, c'est un vol, mon pauvre Pandrille.
 —Bah ! dit-il en souriant, vous allez bien voir que non.
 Et le bonhomme s'arma du volumineux manuscrit, où feu M. le commandeur exprimait ses volontés formelles, et il lut à madame Durand le fameux *article troisième*.
 Le manuscrit ne quittait jamais Pandrille, et changeait simplement de poche quand l'intendant changeait de pour point.

—C'est mon bréviaire, dit-il à la comtesse.
 Puis il fouilla dans ses poches et retira sa bourse de cuir ; ensuite, il ouvrit la bourse et laissa tomber le diamant sur une assiette ; — après quoi il présenta l'assiette à la comtesse en lui disant :

—Voilà, madame, un fruit qui a bien son mérite.
 Malgré toutes les descriptions qui lui avaient été faites du précieux joyau, la comtesse demeura éblouie. Jamais femme, au milieu du rêve le plus oriental, n'avait vu ni rêvé un diamant aussi gros...

—Dieu ! murmura-t-elle, serais-je donc ici dans le palais d'une fée ?

—A la condition d'être la fée vous-même, répondit maître Pandrille Bourdin qui, au besoin, possédait de belles manières et savait tourner un compliment.

Alors, le digne serviteur raconta à la comtesse les épisodes de la nuit précédente, la joie et l'anxiété des deux frères en découvrant le coffret, leur dépit de n'avoir pu ni l'ouvrir ni le briser, et il ajouta :

—Si je n'étais aussi las, je me passerais la fantaisie de les troubler, cette nuit encore, dans leur opération. Ce qu'il y aura de superbe, du reste, c'est qu'ils ne s'apercevront qu'ils ont été joué qu'au dernier moment et quand le coffret sera brisé.

Maître Pandrille prit alors congé de la comtesse qu'il laissa toujours triste, mais cependant plus rassurée sur les suites de ce combat qui, elle le comprenait, devenait maintenant inévitable.

Madame Durand demeura quelques moments encore au coin de son feu de printemps, car les soirées étaient fraîches à Montmorin.

—C'est singulier, murmura-t-elle, j'ai la tête lourde, lourde... comme si j'avais bu... et à peine ai-je trempé mes lèvres dans un verre de vin de Bordeaux.

Et en effet, le narcotique mêlé, par les soins d'Hector, au vin qu'on lui avait servi, commençait à agir, et lorsqu'elle voulut se lever pour aller s'agenouiller au pied de son lit et prier pour Jean, ses jambes refusèrent de la porter, elle retomba sur son siège, sa tête s'inclina sur sa poitrine, ses yeux se fermèrent...

Madame la comtesse Durand n'avait pas même verrouillé sa porte, — et le fameux diamant était dans une assiette, sur le guéridon, à la discrétion du premier laquais qui entrerait.

Car la comtesse dormait déjà de ce sommeil léthargique et profond que procure l'opium, et le château de Montmorin se fût écroulé tout entier sans qu'elle s'éveillât.

A minuit, Pandrille monta se coucher fort tranquillement.

X

—Allons ! avait dit Hector à son frère, voici l'heure.

Les deux frères se munirent du trousseau de fausses clefs apportées d'Avallon, de la lime et de la pince destinées à desceller le coffret, et, armés de leurs pistolets, ils descendirent à la salle à manger, où ils firent jouer les arcanes mystérieuses du bahut.

Le cœur de Raoul battait d'émotion en descendant les marches du souterrain. Et lorsqu'ils furent parvenus à l'endroit où, la veille, ils avaient recouvert le coffret, ils examinèrent attentivement le sol, y cherchant l'empreinte de leurs pas et s'assurant que nul n'était venu après eux.

—Tu le vois, dit Hector, tes craintes étaient chimériques et le diamant est bien à nous.

Et s'arquant de la bêche, il fouilla le sol aussitôt et eût bientôt mis à découvert le coffret et la pierre où il était scellé.

Cette besogne accomplie, les deux jeunes gens examinèrent alors, avec une profonde attention, et la boîte de fer et la façon dont elle était fixée dans la pierre. Ils reconnurent alors que le coffret pouvait être ouvert, si on en avait toute-fois la clef, sans qu'il fût nécessaire de l'arracher à son alvéole, et sur-le-champ ils tinrent conseil.

—Mon cher, dit Hector, je m'y connais parfaitement : les serrures de ce genre ne se forcent point. Si aucune des clefs que nous avons apportées n'entre et ne tourne dans la serrure, il faut desceller les crampons de fer ou les limer, ce qui sera plus vite fait. Nous emporterons le coffret et le briserons plus à notre aise.

Le trousseau de clefs fut délié, elles furent essayées toutes, mais aucune ne pénétra dans la mystérieuse serrure.

—A l'œuvre donc ! dit Raoul, limons les crampons.

En ce moment, ils crurent entendre un léger bruit, et tous tressaillirent.

—Morbleu ! murmura le vicomte, nous sommes fous, Dieu me damne ! ou bien, en effet, quelqu'un a notre secret, et, cette fois, j'en aurai la certitude. Je vais parcourir le souterrain en tous sens.

Raoul arma ses pistolets et, tandis que son frère, accroupi sur la pierre, entamait l'un des crampons, il se dirigea vers l'orifice du souterrain qui donnait sur la rivière.

Cependant, M. de Maltevert n'avait point été le jouet d'une illusion et ils avaient bien réellement entendu du bruit, seulement ce bruit venait du côté de la salle à manger, et le vicomte lui tournait le dos en se dirigeant vers la rivière.

Or, voici quelle en était la cause :

Il y a un personnage de notre histoire que nous avons fort négligé et qui n'était point dépourvu de tout mérite cependant : c'était M. Bontemps de Saint-Christol.

M. Bontemps parlait peu, mangeait et buvait beaucoup, souriait sans cesse, et les autres cohéritiers avaient fini par le considérer comme un de ces êtres insignifiants qui ne comptent jamais dans aucun nombre.

C'était un tort. M. Bontemps était taillé en Hercule ; il avait de larges épaules qui eussent étayé solidement le manoir de Montmorin s'il eût craqué sur ses vieilles assises ; son béat sourire dissimulait une volonté tenace, et si M. Bontemps avait eu des passions, il est hors de doute qu'il n'eût employé ses robustes facultés à les servir.

Or, M. Bontemps, qui était fort naïf, avait prêté une oreille attentive à la légende de la comtesse, et il s'imagina en quittant la table qu'il avait picoré au lieu de souper gaillardement, et que son verre était demeuré demi-plein. Cette pensée tourmenta si fort le sire de Saint-Christol, qu'il se tourna et se retourna dans son lit pendant deux heures et ne put parvenir à fermer l'œil.

Enfin il lui vint une idée ; cette idée était presque une inspiration, et, pour un homme qui n'exerçait jamais ses facultés intellectuelles, c'était merveille ! M. Bontemps se souvint qu'on avait laissé à peu près intacte une dinde truffée, et lui, qui ne parlait jamais en public, ne dédaigna point de s'adresser le monologue suivant :

—Puisque nous sommes ici pour partager l'héritage et chercher le diamant, il est évident que nous devons être hébergés aux frais de la succession et que nous avons le droit de boire à notre soif et de manger à notre faim.

Ce raisonnement était plein de tact et de justesse.

—Or, poursuivit-il, j'ai encore faim et la soif me brûle. Il faut absolument apaiser l'une et l'autre.

Et M. Bontemps s'habilla et descendit bravement à la salle à manger, armé d'un flambeau.

Mais en pénétrant dans la vaste salle, il eut le frisson...

Le bahut où l'on serrait la desserte était grand ouvert.

—Aurait-on mangé la dinde ? murmura-t-il en pâlisant.

Et, la sueur au front, il s'approcha.

Quelle ne fut point alors sa satisfaction en reconnaissant que le bahut avait un double fond et que, derrière ce double fond, il y avait une porte ouverte !

—Oh ! oh ! dit-il, qu'est-ce cela ?

M. Bontemps était aussi brave que naïf : il serait descendu aux enfers sans sourciller ; voyant une porte ouverte et les marches d'un escalier, il déposa son flambeau à l'entrée et s'aventura dans le souterrain à l'extrémité duquel brillait une lumière.

Alors Bontemps ne fut plus un homme ; il devint le serpent qui rampe dans l'ombre jusqu'à sa proie pour l'étreindre et l'étouffer d'un seul embrassement de ses énormes replis.

Cependant, tandis que Raoul explorait le souterrain, le comte Hector entamait avec acharnement les crampons qui scellaient le coffret, et il en avait déjà limé deux sur quatre.

A mesure que sa besogne avançait, il se laissait aller à son rêve d'ambition et d'amour tout à la fois, et se voyait en même temps possesseur du diamant de la comtesse. Hélas ! tout rêve a son réveil, et M. de Maltevert s'en aperçut lorsque maître Bontemps, arrivant à pas de loup derrière lui, lui appliqua simplement les deux mains sur l'épaule en riant d'un rire formidable :

—Ah ! le diamant ! fit-il, bravo ! bravo !

D'abord, frissonnant et pâle à la vue de Bontemps qui lui



Jean, murmura-t-elle d'une voix douce.

Il ne songeait point au diamant, cependant ; mais il obéissait à une vague curiosité, et la curiosité rend prudent.

C'est pour cela que M. Bontemps laissa son flambeau et marcha sur la pointe du pied.

Quand il fut au bas de l'escalier, il aperçut, à soixante ou quatre-vingts pas devant lui, une forme humaine accroupie sur le sol, et il entendit le bruit d'une lime.

M. Bontemps était un de ces hommes dont l'intelligence se développe d'autant plus à un moment donné qu'ils l'exercent plus rarement.

—Le diamant ! murmura-t-il. On trouve le diamant !

Et cet homme si doux, si inoffensif, devint tout à coup féroce et se sentit capable d'un crime.

—J'en veux ma part ! murmura-t-il.

parut un géant, le comte Hector se remit promptement de son émotion, et lui adressant un bienveillant sourire :

—Ah ! c'est vous, mon cousin ? dit-il.

Bontemps cligna de l'œil.

—Vous le voyez, j'ai trouvé le diamant.

—Tant mieux pour vous ! dit Bontemps.

—Merci, mon cousin.

—Et tant mieux pour moi.

—Hein ! fit le comte qui croyait avoir mal entendu.

—Je dis tant mieux pour moi, mon cousin.

—Comment l'entendez-vous ?

—Mais... naturellement.

Bontemps de Saint-Christol était d'un calme antique.

—Je ne comprends pas, dit le comte.

—C'est fort simple, pourtant.

—Mais encore ?

—Nous partagerons.

—Partager ? s'écria Hector.

—Oui, fit Bontemps.

—Vous êtes fou, mon cousin.

Bontemps, fatigué de parler, hocha négativement la tête.

—Vous n'avez donc pas lu le testament du commandeur ?

Bontemps, cligna de l'œil d'une façon affirmative.

Alors, vous devez savoir que le diamant appartient à celui qui le trouve.

—Je le trouve comme vous, moi.

—Vous êtes dans l'erreur, mon cher monsieur ; le diamant est à mon frère et à moi.

—Et à moi aussi, puisque j'en veux ma part.

—On ne partage point un diamant.

—Nous le vendrons.

Et Bontemps, appuyant de nouveau ses larges mains sur les épaules du comte, le fit plier jusqu'à terre.

Hector pâlit et trembla, tout brave qu'il était.

Bontemps poursuivit, avec un sang-froid digne de l'antiquité :

—Si je voulais, je vous assommerais d'un coup de poing, et j'aurais tout.

—Voyons ! dit le comte essayant de sourire, capitalons !

—Je le veux bien.

—Que vous faut-il ?

—La moitié.

—Et mon frère ?

—Alors, je me contenterai du tiers.

Bontemps avisa en même temps les pistolets qu'Hector avait placés à terre à la portée de sa main et s'en empara. Puis, il en fit jouer les batteries ; et regardant Hector, il lui montra la lime et le crampon entamé :

—Continuez, lui dit-il.

Hector comprit qu'il fallait s'exécuter de bonne grâce, et il se remit à la besogne. Mais il venait de réfléchir que Raoul ne pouvait tarder à revenir, et il espéra que son retour modifierait singulièrement la situation.

Raoul était homme à camper une balle dans la tête à maître Bontemps avant que celui-ci eût eu le temps de crier gare !

Malgré Bontemps entendit marcher et eut la même pensée qu'Hector, car il souffla soudain le flambeau, appuyant en même temps le canon de son arme sur le front d'Hector.

Le flambeau de l'ainé des Maltevert éteint, M. Bontemps de Saint-Christol et lui se trouverent dans l'ombre, tandis que Raoul, qui portait le sien à la main, devint un magnifique point mire.

On n'eût jamais soupçonné tant de hardiesse et d'ingéniosité chez M. Bontemps.

Mais l'inoffensif cohéritier voulait sa part du diamant, et les circonstances le métamorphosaient en homme de génie.

—Mon beau cousin, souffla-t-il à l'oreille d'Hector, si vous ne voulez aller sur-le-champ dans l'autre monde, priez donc votre frère de décharger ses pistolets en l'air.

Le comte sentit sur son front l'anneau glacé qu'y imprimait l'arme de Bontemps, et il devina que ce dernier était homme à exécuter sa menace.

—Raoul ! cria-t-il d'une voix étranglée par l'émotion, tire tes pistolets en l'air... ou je suis mort !

Tout brave qu'il était, le vicomte comprit qu'il se passait quelque chose de terrible, et il obéit.

Mais il continua à approcher et il aperçut alors, dans le rayon de clarté projeté par son flambeau, maître Bontemps qui tenait toujours son pistolet à la hauteur du front d'Hector.

—Bonjour, cousin, dit le cohéritier en souriant.

Raoul tressaillit et regarda d'un air stupéfait.

L'œil de Bontemps pétilla de convoitise et désigna le coffret.

—Il n'y a plus qu'un crampon à scier, dit-il. Continuez, cousin, continuez.

Et il poussa la complaisance jusqu'à rallumer le flambeau

qu'il avait éteint. Puis il se dirigea tranquillement vers l'endroit où Raoul avait laissé tomber ses pistolets, les ramassa et les mit dans sa poche.

—Le drôle nous a surpris, murmura le comte.

—Eh bien ? fit Raoul avec colère.

—Il veut sa part.

—Oh ! par exemple !

—Promettons-la-lui ; nous verrons... il faut gagner du temps... Le drôle serait homme à nous tuer sur place, et c'est presque un géant !

En prononçant ces derniers mots, Hector achevait de descendre le coffret.

Bontemps s'en empara.

—Que faites-vous ? s'écria Raoul.

—Vous le voyez bien, répondit Bontemps avec flegme, je prends le coffret.

—Vous voulez donc nous voler ?

—Non, je ne veux que ma part. Seulement, je vais essayer de l'ouvrir.

—C'est impossible ! il faut le briser.

—Eh bien, on le brisera.

Et, s'armant d'un marteau, le géant frappa à tour de bras sur le couvercle. Mais le coffret était de cet acier merveilleux dont la trempe mystérieuse, connue des armuriers de Milan, s'est perdue depuis ; et Bontemps, malgré sa force herculéenne, eut beau frapper...

—Il n'y a qu'un serrurier qui pourra l'ouvrir, dit Hector.

—Nous irons voir un serrurier.

—Rendez-le moi donc, alors...

—Non pas. Nous le garderons à nous trois...

M. Bontemps de Saint-Christol était devenu la prudence même.

—Maintenant, dit-il, allons-nous-en. J'ai d'horribles tiraillements d'estomac, car j'ai une faim terrible. Nous avons laissé à souper une certaine dinde qui a bien son mérite.

Et toujours son coffret sous le bras, M. Bontemps de Saint-Christol se dirigea vers l'escalier, suivi par les deux frères consternés. Tous trois furent bientôt dans la salle à manger. Là, le coffret d'une main, il prit de l'autre l'immense plat où gisait la dinde et le posa sur la table.

—Asseyez-vous donc, mes beaux cousins, dit-il, et voyez s'il n'y a pas quelques bouteilles de vin dans le bahut. Quand on a fait une besogne aussi rude, on doit avoir soif en diable !

Les deux frères échangèrent un coup d'œil :

—Nous le griserons ! pensèrent-ils.

Mais Bontemps eût vidé à lui tout seul le fameux tonneau de Heidelberg qu'il n'en eût été que peu ému, et il mangea et but sans sourcilier pendant près d'une heure.

—Ma foi ! murmura Hector, à l'oreille de Raoul, le plus simple est de l'emmener avec nous : nous arriverons en route.

—Oui, fit Raoul d'un signe.

—Cousin ? fit alors le comte.

Bontemps leva la tête, et d'un clignement d'yeux il sembla dire :

—Allez ! je vous écoute.

—Vous vous souvenez de ce que j'ai dit ce soir à nos cousins, à souper ?

—Oui, fit l'œil de Bontemps.

—Nous allons enlever la comtesse...

—Ah ! ah ! exclama le géant avec son formidable sourire.

—Or, pour enlever la comtesse, il faut quitter le château, et cependant nous ne voulons pas vous abandonner le diamant à vous tout seul.

—Je ne veux que ma part.

—On ne peut pas couper un diamant en trois.

—C'est juste. Alors, laissez la comtesse.

Hector frissonna.

—Pourquoi, dit-il, ne viendriez-vous pas avec nous ?

—Où cela ?

—En Allemagne.

—Pardon, interrompit vivement le sire de Saint-Christol,

qui décidément devenait loquace ; n'est-ce point en Allemagne qu'on boit ce fameux vin du Rhin ?

—Précisément.

L'œil de Bontemps s'alluma et clignota dans sa paupière ridée.

—Et, fit-il encore, n'est-ce point en Allemagne qu'on mange ces énormes poulardes farcies ?...

—Tout juste.

—Et ces gelées merveilleuses de fruits de toute espèce ?

—Oui, mon cousin.

—Est-ce loin, l'Allemagne ?

—Trois jours de chaise de poste.

—Alors, dit l'héroïque Bontemps, je vous suis.

Hector frissonna de joie, comme tout à l'heure il avait frissonné d'angoisse.

—Eh bien, dit-il, venez en ce cas, car la nuit s'avance et il faut qu'au jour nous ayons fait du chemin. Vous porterez bien la comtesse jusqu'à la voiture ? ajouta-t-il en lorgnant les épaules et les bras d'Hercule de Bontemps.

—Comme une plume, répondit modestement le colosse ; mais où est la voiture ?

—A deux cents pas du château, dans le bois.

—Parfait !

Et Bontemps de Saint-Christol se leva, mit le coffret dans sa poche, une poche vaste et profonde où il glissait d'ordinaire quelques bribes du dessert pour tuer le temps entre les repas, — puis il dit simplement :

—Venez, je suis prêt : si la comtesse crie, je l'étranglerai.

—Elle ne criera pas.

—Vous croyez ?...

—Elle dort. Elle a pris de l'opium dans son vin.

Un sourire béat de Bontemps apprit à Hector qu'il ressentait pour lui une vive admiration.

—Allons ! dit Bontemps.

XI

Les deux frères et M. Bontemps de Saint-Christol quittèrent la salle à manger et se dirigèrent vers l'appartement occupé par MM. de Franquépée.

Le comte s'était couché tout vêtu et son cadet l'avait imité.

Tous deux avaient chargé leurs pistolets et les avaient soigneusement amorcés.

Il y avait si longtemps que les Franquépée ne s'étaient trouvés à pareille fête, qu'ils ne purent fermer l'œil en attendant l'heure solennelle où on allait utiliser leurs vertus guerrières.

—Cousin, souffla Hector à l'oreille de Bontemps, il est parfaitement inutile de parler du coffret, je présume ?

—Parbleu ! répondit le géant.

M. Bontemps avait toujours les pistolets d'Hector et Raoul n'avait point songé à recharger les siens. Les deux jeunes gens étaient donc sans armes par le fait, et toujours à la discrétion du sire de Saint-Christol. Mais celui-ci était loyal, et il ne voulait que sa part.

D'ailleurs, la tension d'esprit d'Hector se portait toute entière sur la comtesse, et il ne songea même pas qu'il était dans l'impuissance de se défendre.

Quant à Raoul, il ne quittait point le sire de Saint-Christol d'un seul pas, tant il craignait de voir lui échapper le diamant qu'il estimait bien plus que sa propre vie.

Hector frappa doucement à la porte. Le comte de Franquépée sauta de son lit et vint ouvrir :

—Nous sommes prêts, dit-il.

—Bien, répondit l'aîné des Maltevert ; alors, venez.

Les deux frères sortirent le chapeau sur la tête, le pistolet au poing.

Hector conduisit M. de Franquépée aîné à la porte de Pandrille, puis il lui dit :

—Vous allez rester là, mon cousin ; si le drôle veut sortir, vous le menacerez de lui camper une balle dans la tête.

—Et s'il veut passer malgré la menace ?

—Vous camperez la balle.

—Bien, dit le comte avec flegme, ce sera fait.

Pendant ce temps, Raoul plaçait M. de Franquépée jeune à la porte du commandant et lui faisait la même recommandation.

—Très-bien, répondit le cadet sur le même ton que son aîné.

—Maintenant, cousin, dit Hector à Bontemps, il faut vous charger de la comtesse.

—Je vous ai dit que je la porterai comme une plume.

MM. de Maltevert, munis de la double clef, s'arrêtèrent devant la porte de madame Durand ; mais la double clef était inutile : la porte s'ouvrit au loquet et tourna sur ses gonds.

Le cœur d'Hector battait violemment, et son émotion était si grande, qu'il laissa Bontemps et son frère entrer les premiers. Un candelabre à trois branches brûlait encore sur le guéridon chargé des débris du souper de la comtesse ; mais la comtesse, qui s'était endormie au coin du feu, n'était plus dans son grand fauteuil, et le diamant avait disparu de l'assiette où Pandrille l'avait placé pour l'offrir à la jeune femme.

Au fond de l'alcôve dont les rideaux rouges étaient soigneusement tirés, on entendait la respiration calme et régulière de la comtesse endormie.

Les ravisseurs s'approchèrent de cette alcôve et M. Bontemps de Saint-Christol, écartant les rideaux, s'appréta à prendre la jeune femme dans ses bras.

M. Bontemps de Saint-Christol était un homme brave, on peut le croire, et on l'avait rarement vu reculer, il eût passé dans une fournaise pour aller boire un verre de vin de l'autre côté, et jout sa vie au pistolet contre un pâté de foie gras de Strasbourg.

Mais cependant, tout brave qu'il était, M. Bontemps de Saint-Christol fit tout à coup trois pas en arrière, tandis que le comte de Maltevert et son frère poussaient un cri de stupeur et d'effroi...

Les rideaux qui fermaient l'alcôve venaient de s'ouvrir, et voici quel spectacle s'était offert alors aux yeux des ravisseurs.

La comtesse, endormie et toute vêtue encore, était couchée sur la courtine rouge du lit, sa belle tête sur un oreiller de velours.

Aux quatre coins du lit, il y avait quatre hommes debout, muets, le pistolet d'une main, l'épée de l'autre, semblables à ces dragons de la Fable qui gardaient un trésor.

Quels étaient donc ces défenseurs inconnus ?

XII

De même que M. Bontemps de Saint-Christol avait reculé à la vue des mystérieux défenseurs de la comtesse, faisons un pas en arrière pour expliquer leur présence en ce lieu.

Parmi MM. les cohéritiers, il en était un auquel personne n'avait cru devoir attribuer la moindre importance et qui n'avait soufflé mot durant cette condamnation de la comtesse qui avait été votée et prononcée solennellement.

C'était M. Charles-Anacharsis de la Barillère que nous avons fort négligé depuis quelque temps et qui, cependant, était un adolescent plein de mérite.

M. le chevalier Arthur, son honoré père, s'était peut-être un peu trop habitué à lui imposer sa volonté sans consulter la sienne ; peut-être aussi l'éducation morale et la timidité du jeune homme inspiraient-elles une trop grande confiance.

Toujours est-il que l'héritier du beau nom de la Barillère devait tromper les plus belles espérances et prouver quelque

jour qu'il était, aussi bien que le mouton enragé du proverbe, capable de révolte et d'énergie subite.

M. le chevalier Arthur, du reste, était la cause première de ce revirement qui allait bientôt éclater. Le digne gentilhomme avait un matin parlé mariage à son innocent rejeton, dont les rêves lui retraçaient à peine une confuse image d'*Estelle et de Némorin* ; il lui avait désigné madame Durand du bout du doigt en lui disant :

—Voilà ta femme !

Et le jeune Anacharsis avait pris la chose au sérieux ; il était devenu amoureux, sérieusement amoureux de la belle comtesse.

Lorsque la chronique scandaleuse de Montmorin eut bien constaté que la comtesse et le commandant étaient unis par des liens mystérieux, le jeune Anacharsis se sentit frappé au cœur ; il crut qu'il allait mourir ; quand, quelques jours après, MM. les cohéritiers, dont l'indignation était au comble en apprenant que madame Durand qualifiait Jean le Batard du titre de cousin, eurent décidé qu'elle était coupable du crime de lèse-famille, l'adolescent souffrit mille morts.

Mais il n'en aima pas moins la comtesse, justifiant ainsi cet acharnement de l'amour aveugle qui s'accroît de la grandeur même des obstacles. Peut-être même, obéissant à cette secrète dépravation innée dans le cœur humain, M. Charles-Anacharsis, le timide jeune homme, n'aimait-il si violemment la comtesse que parce qu'elle semblait avoir démerité.

Aussi, quand M. Charles Anacharsis de la Barillère, qui était doux comme un mouton et timide comme une jeune fille, entendit prononcer cette condamnation solennelle et comprit que la comtesse allait courir le plus affreux des dangers, il eut le vertige.

Le mouton devint loup ; les écailles de timidité qui recouvraient ses yeux tombèrent comme par enchantement, il regarda Bontemps de Saint-Christol avec envie, et se prit à souhaiter d'avoir sa force herculéenne et sa stature pour écraser à coups de poing tous ces hommes qui conspiraient contre elle. Pour la première fois, peut-être, le candide adolescent, élevé dans les plus sévères maximes du respect filial, osa songer à secouer brusquement le joug paternel.

—Je la sauverai ! se dit-il.

Dès lors, M. Charles Anacharsis de la Barillère, muet et rougissant comme l'innocence, joignit à la douceur de l'agneau la prudence du serpent : il ne parla point, il médita, il ne chercha point à plaider la cause de la condamnée, mais il rumina son salut ; il ne marcha plus, il rampa.

M. Charles-Anacharsis n'avait jamais manié une épée, jamais il n'avait amorcé un pistolet, il était de robe et non d'épée, comme disait son digne père, et l'exercice des armes était une chose dont il devait se garder. Aussi, notre néo-paladin ne songeait-il point à défendre, lui tout seul, la comtesse contre tant d'ennemis, et il pensa que le plus sage était de prévenir Pandrille. Mais la chose n'était point facile, car M. Charles Anacharsis n'avait jamais fait un pas sans son père, le soir surtout ; et M. le chevalier Arthur, qui oubliait un peu trop que son fils avait dépassé la vingtaine, lui ordonnait de se mettre au lit en sortant de table.

Le bel amoureux se coucha donc sans murmurer, mais il se promit bien de s'esquiver aussitôt que de sonores roufflements, se faisant entendre dans la pièce voisine, lui apprendraient que l'auteur de ses jours était endormi.

Malheureusement, ce jour-là, le digne chevalier qui, ordinairement, dormait dès neuf heures, se tourna et retourna fort longtemps dans son lit, agité qu'il était par la pensée que la comtesse, à laquelle il avait voué une haine profonde, allait enfin expier ses crimes, et ce ne fut que vers minuit, précisément au moment où le comte Hector et son frère descendaient au souterrain, que le jeune Charles-Anacharsis se glissa jusqu'à la chambre de Pandrille, marchant sur la pointe des pieds et le cœur palpitant.

Maître Pandrille venait de se mettre au lit quand on gratta doucement à sa porte :

—Monsieur Pandrille disait une voix émuë et hiletante, monsieur Pandrille, ouvrez-moi !

L'interlocuteur sauta hors du lit, passa à la hâte une culotte, s'affubla d'une robe de chambre et ouvrit.

À la vue du jeune homme, il demeura stupéfait. Jamais M. Charles-Anacharsis de la Barillère ne lui avait adressé la parole, son père lui ayant toujours recommandé de ne point se commettre avec la livrée.

—Vous aimez la comtesse ? demanda l'adolescent d'une voix hiletante et entrecoupée ; eh bien ! il faut la sauver...

—La sauver ! exclama Pandrille.

—Oui... la sauver... elle court un grand danger... Les Maltevert vont l'enlever.

Le timide jeune homme, qui n'osait ouvrir la bouche que sur un signe de son père, raconta alors en dix phrases, avec une éloquente netteté, la scène de la salle à manger, et les cheveux du bon Pandrille se hérissèrent.

—Venez avec moi, dit-il en prenant ses pistolets.

Courir à la chambre de la comtesse, entrer, la trouver endormie, la secouer vainement pour l'éveiller, deviner l'emploi du narcotique et faire disparaître le diamant sans que l'adolescent y eût pris garde, fut pour Pandrille l'affaire de quelques secondes. Puis, aidé par son jeune auxiliaire, il transporta madame Durand endormie sur son lit, et dit alors au jeune homme, en lui mettant un pistolet à la main :

—Vous allez rester là, derrière cette porte, et m'attendre. Si un homme entrait, qui ne fût ni le commandant, ni Jean, vous feriez feu.

Et le jeune Anacharsis, qui n'avait jamais touché une épée, jamais fait sonner la voix d'un pistolet, que le seul mot de duel faisait frissonner naguère, devint brave par enchantement, tant l'amour a de puissance ; il prit le pistolet des mains de Pandrille aussi tranquillement que si son vénérable père, M. le chevalier Arthur, lui eût tendu un livre de dévotion.

Alors le bon Pandrille, en dépit de son âge, courut à la chambre du commandant qui, tout chancelant encore, prit son épée et ses pistolets, se vêtit à la hâte et alla rejoindre Anacharsis, puis, en deux bonds, il atteignit la maisonnette du parc ; et, tandis que Jean accourait, il éveilla successivement quatre ou cinq des plus vieux et des plus fidèles serviteurs de Montmorin, tous anciens soldats, lesquels décrochèrent à la vaste panoplie du manoir des mousquets et des épées rouillées ; si bien qu'en moins d'un quart d'heure, les défenseurs de la comtesse étaient armés de pied en cap et prêts à se faire tuer pour elle.

Donc, lorsque M. Bontemps de Saint-Christol, qui s'imaginait qu'il n'avait qu'à prendre la comtesse dans ses bras et l'emporter tranquillement jusqu'à sa chaise de poste, ouvrit les rideaux de l'alcôve, il recula frappé de stupeur...

Aux quatre angles du lit se tenaient Pandrille, Jean, M. de Verteuil et le jeune Anacharsis lui-même, transformé subitement en héros, tous l'épée et le pistolet au poing, menaçants et calmes, un fier sourire aux lèvres et défiant les ravisseurs.

XIII

Tandis que M. Bontemps reculait, le comte poussait un cri et s'apercevait alors qu'il était sans armes, tandis que son frère Raoul, oubliant qu'il avait déchargé ses pistolets, les armait sur-le-champ, ajustait Pandrille et pressait la détente.

Le silex seul jeta une étincelle, et Raoul laissa échapper une exclamation de rage.

—Voilà, lui cria Pandrille d'un ton railleur, le danger de porter des armes dans l'atmosphère humide des souterrains.

—Mais tirez donc, cousin, tirez donc ! criait Hector à Bontemps, ou rendez-moi mes pistolets.

M. Bontemps avait mis les pistolets dans la même poche

que le coffret, et on eût pu croire que le géant n'avait reculé que parce qu'il oubliait les avoir en sa possession.

Erreur profonde ! M. Bontemps était brave, mais il avait un gros bon sens, et il répondit, avec un flegme superbe, à Hector, pâle de colère et d'émotion :

— Ils sont quatre, cousins. Quand j'en aurai tué deux, les deux autres me tueront et vous assassineront à coups d'épée, après avoir planté une balle dans la tête à votre frère. C'est parfaitement inutile de brûler de la poudre en pure perte. La partie est perdue !

Et M. Bontemps de Saint-Christol, qui n'avait jamais prononcé une phrase aussi longue, s'arrêta essoufflé et alla tranquillement s'asseoir sur un canapé.

— Oh ! lâche ! lâche ! hurla le comte Hector hors de lui. A moi, Franquépée, à moi !

Hector courut vers la porte ; il voulut s'élançer dans le corridor et appeler les deux vieux gentilshommes à son aide ; mais alors les rideaux des croisées s'agitèrent, laissant apparaître deux valets qui, le pistolet au poing, allèrent se placer devant la porte, lui coupant ainsi la retraite.

Les quatre gardiens de la comtesse étaient demeurés immobiles et muets toujours.

— Allons, messeigneurs ! dit alors Pandrille, ce que vous avez de mieux à faire est de vous résigner. Madame la comtesse Durand n'ira point en Allemagne pour cette fois.

Hector était au milieu de la salle, les bras pendants, le regard atone et sans rayons, dans l'inerte attitude d'un homme foudroyé.

— Monsieur Bontemps, continua Pandrille qui prenait le ton impérieux d'un général en chef, puisque vos pistolets ne vous servent à rien, vous seriez bien aimable de me les remettre.

— Oh ! bien volontiers, répondit le sire de Saint-Christol, pourvu que je conserve le coffret.

Et Bontemps tira le coffret de sa poche et regarda les deux frères :

— Après tout, dit-il, puisque nous avons le diamant, nous pouvons bien laisser la comtesse, et aller tout de même en Allemagne, où l'on arrose de si bon vin des poulardes fabuleuses.

M. Bontemps de Saint-Christol était gastronome en présence d'un canon de pistolet dirigé sur sa poitrine. C'était un homme des temps antiques.

— Ah ! fit railleusement Pandrille, vous avez trouvé le coffret ?

— Oui, fit Bontemps d'un signe.

Le digne homme, las de parler, en revenait à son clignement d'yeux.

— Eh bien, en ce cas, on peut ouvrir le testament sur l'heure.

— C'est cela ! s'écria le géant ravi, ce qui fait que nous partons après.

Et il posa les pistolets sur la cheminée, où un des laquais qui gardaient la porte vint les prendre.

— Il paraît, continua l'intendant, que M. M. de Franquépée sont sur pied. Veuillez donc, M. Bontemps, les prévenir que nous allons ouvrir le testament sur-le-champ, et recommandez-leur de laisser leurs pistolets à la porte. Puis, vous éveillerez les autres cohéritiers. Un testament ouvert à trois heures du matin, ce sera original.

Les laquais s'écartèrent. M. Bontemps sortit et courut à l'aîné des Franquépée, placé comme un dieu Terme à la porte de Pandrille :

— Cousin, dit-il, le diamant est trouvé...

Ce mot produisit sur le digne gentilhomme l'effet de la foudre et rendit inutile la recommandation de l'intendant, car les armes lui tombèrent des mains.

— Entrez dans la chambre de la comtesse, poursuivit Bontemps qui devenait loquace, vous saurez tout.

Et comme l'aîné des Franquépée demeurait immobile, la bouche béante, il le prit par le bras, l'entraîna, et le poussa

rudement dans la chambre à coucher de madame Durand, au milieu de laquelle le digne gentilhomme s'arrêta stupéfait.

— Monsieur le comte, lui dit Pandrille, M. M. de Maltevert vous ont fait lever bien inutilement, je vous jure, et je puis même vous assurer que vous sortirez de Montmorin avant madame la comtesse.

Un sourire narquois du bonhomme accompagna ces paroles, tandis que le comte promenait autour de lui un regard égaré.

Cependant la voix formidable de M. Bontemps avait éveillé tous les échos du manoir :

— Cousins ! cousins ! cria-t-il, le diamant est trouvé, on va lire le testament.

Et chacun des cohéritiers se leva, accourut et jeta un cri de stupeur à la vue de la comtesse si bien gardée par ses défenseurs.

— Messieurs, dit alors Pandrille, je crois que madame la comtesse Durand, dont le sommeil est un peu lourd, va justifier le proverbe : Le bien vient en dormant !

XIV

Le digne intendant portait sur lui, nuit et jour, le testament de feu M. le commandeur. Après l'avoir retiré d'une poche secrète, il s'avança au milieu de la salle, armé du solennel parchemin, posa le testament sur une table, en rompit le triple cachet et lut :

« Moi, Charles-Albert, chevalier de Montmorin, des comtes de Maltevert, commandeur de l'ordre de Malte, avec la plénitude de mes facultés mentales, j'ai écrit le présent testament, nommant pour mon exécuteur testamentaire mon serviteur et mon ami Pandrille Bourdin.

« Messieurs mes cousins, parents et neveux, avant d'aller plus loin, permettez-moi de vous faire l'aveu d'une faute. De vains préjugés de naissance m'ont empêché de rendre public mon mariage avec Rose Guillaumier et de reconnaître, ma vie durant, pour mes enfants légitimes, Jean-Albert, chevalier de Montmorin, mon fils, et Marguerite-Rose de Montmorin, ma fille. Je désire qu'ils soient reconnus comme tels après ma mort. »

Pandrille s'arrêta et regarda M. M. les cohéritiers... ils étaient pâles et muets d'indignation.

« Cela fait, continua le lecteur, laissez-moi, chers cousins, parents et neveux, vous rappeler l'excellent accueil que vous me fîtes à mon retour de Malte et vous en remercier bien sincèrement. »

Les cohéritiers se regardèrent avec terreur.

« Je lègue, continuait le testateur par la bouche de Pandrille, le manoir de Montmorin et ses dépendances à mon fils Jean de Montmorin, à la charge par lui d'épouser madame la comtesse Durand, ma nièce, ou de partager avec elle, si ce mariage ne pouvait avoir lieu.

« Je lègue à ma fille, mademoiselle Marguerite-Rose de Montmorin, une dot de cent mille écus.

« A mes chers neveux Hector et Raoul de Maltevert la bénédiction du gentilhomme pauvre qu'ils chassèrent honteusement de la maison paternelle, à Paris, il y a vingt ans.

« A mon cousin le marquis de Nostrhéac, qui est fort épris de sa personne et cherche depuis longtemps à oublier qu'il a dépassé la cinquantaine, une fiole d'une essence merveilleuse que j'ai rapportée d'Orient et qui a la vertu de rajeunir.

« A M. M. de Franquépée, mes parents, qui prisent fort le blason, une grammaire héraldique avec planches coloriées.

« A M. le chevalier Arthur de la Barillère, qui est un jurisconsulte émérite, et qui avait proposé de me faire interdire comme insensé, un ouvrage de jurisprudence qu'il trouvera dans un coin de ma bibliothèque.

“ A son fils Charles Anacharsis, qui est un bon et honnête jeune homme, dix mille livres de rente à prendre sur ma succession.

“ Je lègue enfin à M. Bontemps de Saint-Christol, vingt bouteilles de vin de Constance, et je charge mon exécuteur testamentaire de lui servir annuellement une rente en comestibles, consistant en deux jambons de Bayonne, une feuille de Clos-Vougeot et un pâté de foie gras de Strasbourg.

“ Je lègue en outre sur ma succession, douze cents livres de rente à chacun de mes serviteurs, et mille écus à mon ami Pandrille.

“ Fait à Montmorin, le... février 18 ..

“ CHEVALIER DE MONTMORIN.”

Pandrille jeta alors un clair regard plein d'ironie sur les cohéritiers consternés. Un seul pleurait avec attendrissement et murmurait :

—Après tout, notre cousin avait du bon !..

Celui-là, on le devine, c'était messire Bontemps de Saint-Christol, qui avait l'estomac reconnaissant, et se consolait de la perte de l'héritage en palpant dans sa poche le fameux coffret.

—Ouvrez les portes à ces messieurs, ordonna Pandrille aux laquais ; il est bien juste qu'ils aillent reprendre leur somme interrompu, vraiment, pour bien peu de chose...

La porte s'ouvrit, et les cohéritiers indignés sortirent, à l'exception du comte Hector, de Bontemps et de Raoul qui ne quittaient pas le géant d'un pas.

Hector avait l'attitude d'un homme sur la tête duquel le ciel vient de s'écrouler. La comtesse était perdue pour lui !

Raoul rêvait au moyen de se débarrasser de Bontemps.

Quant à Bontemps, il plaça le coffret sur la table et dit à Pandrille :

—J'ai essayé de le briser, je n'ai pas pu ; je voudrais cependant l'ouvrir.

—C'est facile, répondit Pandrille en tirant une clef de sa poche et la lui tendant.

Bontemps poussa un cri de joie, Raoul s'élança vers le coffret. Hector lui-même, dominant enfin sa prostration, s'approcha de la table.

Le coffret fut ouvert, et alors, aux yeux avides de ses trois possesseurs, apparut cette pierre de strass que Pandrille avait mise à la place du véritable diamant.

—Oh ! qu'il est gros ! murmura Bontemps, qui était un béotien en matière de pierre fines.

Mais Raoul s'écria avec l'accent du désespoir :

—C'est du strass !

Et les deux frères, sous les pieds de qui tout s'écroulait à la fois, chancelèrent étourdis comme des hommes saisis de vertige, et se dirigèrent vers la porte, le front courbé, la rage et la mort dans l'âme...

Mais alors un homme se plaça, menaçant, avec un superbe et hautain sourire aux lèvres, devant le comte Hector et lui dit :

—Hier, Monsieur, vous avez refusé de vous battre avec Jean le bâtard ; mais aujourd'hui, j'imagine, vous ferez bien cet honneur au chevalier Jean de Montmorin.

—Ah ! s'écria le comte, qui rugit soudain comme un lion blessé à mort qui parvient à atteindre son ennemi et s'apprête à le déchirer avant de rendre le dernier soupir, ah ! tout n'est donc point perdu, et je vais donc enfin me venger !

—Venez donc alors, lui dit le jeune homme en jetant à ses pieds sa propre épée, et arrachant la sienne à M. de Verteuil, venez !

Et ces deux hommes, ivres du sang l'un de l'autre, s'élançèrent dans le parc, où déjà glissaient les premiers rayons du matin le premier suivi par le vieil intendant, le second par son frère, là, ils mirent l'épée à la main et fondirent l'un sur l'autre en poussant un cri de fureur.

XV

Lorsque madame la comtesse Durand sortit enfin de son léthargique sommeil, deux hommes étaient à son chevet.

L'un, M. le commandant de Verteuil lui disait en lui remettant le vrai diamant :

—Madame la comtesse, M. le chevalier Jean de Montmorin m'a chargé de vous demander votre main.

L'autre dit avec tristesse :

—Madame, il y a ici près un homme qui se meurt et qui implore votre pardon à sa dernière heure.

Et Pandrille conduisit la comtesse au chevet d'Hector de Maltevert, mortellement atteint d'un coup d'épée en pleine poitrine, au chevet duquel pleurait, agenouillé, son frère Raoul, tandis que Jean tenait dans ses mains la main tremblante de sa victime.

La comtesse se pencha sur le moribond, lui mit au front le baiser suprême de la réconciliation et lui dit :

—Mourez en paix, mon cousin, je vous pardonne...

Puis elle tira le diamant de son sein et le tendit à Raoul :

—Tenez, dit-elle, je sais le secret de votre cœur... Vous le lui porterez. Nous sommes assez riches, Jean et moi.

XVI

Deux jours après, M. le comte de Maltevert reposait dans le cimetière de Montmorin ; Raoul portait le cœur navré, pour l'Allemagne, où il portait ce diamant acheté au prix de la vie de son frère ; le dernier des cohéritiers avait quitté Montmorin, où il était venu chercher une amère déception.

Un mois plus tard, dans la chapelle du château, un prêtre célébrait le double mariage de M. le chevalier Jean de Montmorin avec madame la comtesse Durand, et de M. le commandant Oscar de Verteuil avec mademoiselle Marguerite Rose de Montmorin.

En sortant de la messe nuptiale, le bon Pandrille, qui avait pleuré d'attendrissement, s'approcha de son maître et lui dit :

—Feu le commandeur votre père a eu tort, monseigneur, de me faire des rentes, car je veux demeurer votre intendant.

—Soit, répondit Jean, mais mon intendant et mon ami,

FIN.

Pour paraître dans le prochain numéro :

UNE FAMILLE CORSE

NUMEROS PARUS DE LA BIBLIOTHEQUE A CINQ CENTS

VOLUME I

1 La Goëlette Mystérieuse. 2 Un Revenant. 3 La Jeune Sibérienne. 4 La Femme au Doigt Coupé. 5 Les Trois Chercheurs de Pistes. 6 La Perle Noire. 7 Tolla. 8 L'Abîme. 9 Le Banquier des Pirates. 10 L'Archipel en Feu. 11 Tancred de Rohan. 12 Nora. 13 Le Petit Vieux des Batignolles. 14 Une Passon Indienne. 15 L'Epave du Cynthia. 16 Le Secret de Patrick O'Donoghue. 17 L'Héroïne du Désert. 18 La Rose Blanche. 19 Le Dernier des Enfants d'Edouard. 20 L'Incendiaire. 21 Un Duel au Désert. 22 Le Pêcheur de Perles. 23 Les Frères de la Côte. 24 Les Voleurs de Chevaux. 25 La Chasse aux Brigands. 26 Le Peau Rouge.

VOLUME II

1 Dragonne et Mignonne. 2 Le Chevalier de Lancy. 3 Le crime de Pierre-fitte. 4 La Révélation. 5 Colomba. 6 La Vengeance Corse. 7 Le Iron Yegof. 8 L'Invasion. 9 Le Combat de Falkenstein. 10 Un Enlèvement sous la Régence. 11 Les Chevaliers de l'As de Pique. 12 La Fille de Margared. 13 L'Héritage Fatal. 14 Le Jettatore. 15 Le Diamant Caché. 16 Camille.

BLANCHE LORZI

I

Le soleil baissait à l'horizon, le vent du soir s'était élevé du golfe de Tarente et commençait à secouer dans l'air d'enivrantes senteurs. Assise sous un berceau de lauriers-roses, Blanche Lorzi achevait de dresser une de ces résilles espagnoles dont la mode s'était depuis peu répandue en Italie.

Un jeune homme se tenait debout à quelques pas. Lors même que son teint pâle, ses yeux bleus et sa chevelure blonde n'eussent point trahi son origine, son costume orné de fourrures précieuses l'eût aisément fait reconnaître pour un habitant du Nord.

Ses regards semblaient s'être oubliés sur la jeune fille. Tous deux se taisaient, surpris par une de ces langueurs qui saisissent les âmes trop pleines ; ils avaient cessé de parler en même temps, mais leurs lèvres seules étaient muettes ; un entretien mystérieux continuait entre leurs pensées.

Ils demeurèrent longtemps plongés dans cette espèce d'enchantement rêveur ; enfin, Blanche releva la tête, et son regard glissa sur le jeune homme comme une caresse.

Celui-ci fit un mouvement.

— Mon Dieu ! que vous êtes belle ! dit-il d'une voix profonde.

La jeune fille sourit en rougissant.

— Oh ! je crois maintenant au paradis terrestre, reprit l'étranger ; c'était une terre pareille à celle-ci, un soleil comme celui qui se couche là, et sans doute qu'en sortant des mains de Dieu, Ève vous ressemblait.

— Vous aimez donc bien notre Italie ? demanda Blanche.

— Comment ne l'aimerais-je pas ? Avez-vous oublié d'où je viens ? Ici le ciel ressemble à une tente de soie ; celui de mon pays est une voûte d'acier. Vos campagnes sont des jardins de fées ; les nôtres des forêts ou des déserts. Nos plus beaux soleils brillent sur des glaciers, nos plus belles fleurs se cueillent dans la neige ; vos grandes mers elles-mêmes semblent chanter, tandis que nos moindres fleuves rugissent. Chez vous, je trouve Dieu grand et bon ; je le sens dans la lumière, dans les parfums, dans l'harmonie ; je comprends qu'il m'aime, car je suis heureux ; mais le dieu qui règne là-bas est avare et méchant ; pour seuls présents il nous a donné des fœux. Aussi la création, qui est ici une inépuisable source de joie, est notre ennemie, à nous ; il faut nous défendre contre elle, la vaincre ou la tromper. Notre industrie est forcée de bâtir un monde pour vivre à l'abri de celui que ce dieu nous a fait.

— Pourquoi ne pas changer de patrie, alors ? demanda Blanche timidement.

Le jeune homme ne répondit pas, et il y eut une assez longue pause ; mais tout à coup il s'avança brusquement vers la jeune fille, et s'asseyant à ses côtés :

— Il faut que je vous parle ! dit-il.

Elle leva les yeux, puis les baissa troublée. L'étranger reprit :

— Lorsque je débarquai à Crozia, il y a trois mois, et que je fus porté dans la maison de signor Paolo, je vous étai inconnu, signora ; cependant, à la nouvelle qu'il y avait près de vous un étranger dont les souffrances n'intéressaient personne, et qui mourait abandonné, vous êtes accourue, et vos soins m'ont sauvé.

— N'étiez-vous pas d'un pays qu'avait longtemps habité mon père, et qu'il m'avait accoutumée à regarder comme le mien ?

— Aussi ne vous ai-je point rappelé ce souvenir pour vous remercier : à quoi bon ? Les anges font le bien comme les hommes le mal, par nature ! Mais, en quittant la Russie, j'avais un but ? Guéri, grâce à vous, je devais reprendre ma route ; cependant je ne l'ai pas fait. Je suis resté, et j'ai senti chaque jour que tout changerait en moi.

— Oui, dit Blanche en souriant, il y a un mois encore, vos emportements me faisaient peur.

— Cela devait être, signora. Dans nos contrées, l'homme se modèle sur la nature, et sa force ne s'exprime que par la violence. Le Russo ne peut choisir qu'entre l'esclavage ou la puissance ; et, pour être puissant, il faut briser ce qui résiste, opprimer ce qui cède, et ensevelir tout sous soi, comme les avalanches. J'ai vécu de cette vie tant que je n'en connaissais point d'autre, j'ai été méchant pour être heureux.

— Que dites-vous ! s'écria Blanche. Ah ! vous vous calomniez.

Il secoua la tête avec un sombre sourire.

— On juge mal ce qu'étaient les bêtes fauves, quand on les voit apprivoisées. Avant de vous connaître, j'ignorais qu'on pût être bon ; mais je ne sais quelle révolution vous avez opérée en moi : votre présence a comme un charme qui endort mes instincts.

— Cette puissance que vous me supposez, elle est en vous ; ce sont vos bons désirs que vous prenez pour des inspirations venant de moi.

— Non, non, signora, si je suis devenu meilleur, c'est qu'en vous voyant j'éprouve un bonheur qui ne me permet plus de vouloir le mal. Vous ne pouvez l'ignorer, ma nouvelle existence me vient de vous : vous êtes ma conscience.

Mais, pourquoi rougir, pourquoi détourner la tête ? ajouta-t-il, en s'approchant davantage. Vous m'avez donc enfin compris, signora ; vous savez donc enfin que si tout est changé en moi, c'est que je vous aime ?

Blanche fit un mouvement comme pour se lever ; il lui saisit vivement les deux mains.

— Ah ! restez, dit-il avec une sorte d'emportement passionné ; il faut que vous me répondiez. Jusqu'ici je me suis tu, j'ai voulu m'éprouver moi-même ; j'ai sondé mon cœur longtemps et profondément ; je n'y ai trouvé que de l'amour ! J'avais des rêves de fortune et d'ambition, je les ai oubliés ! Dites-moi que vous m'aimez, signora, et je laisse là bas mon passé pour recommencer ici une nouvelle vie ; mais, au nom de Dieu, répondez-moi, regardez-moi : que voulez-vous ? Faut-il que je parte ou que je reste ?

Blanche sembla hésiter un instant, mais elle leva enfin les yeux, puis, les rabaisant confuse, elle laissa aller sa tête sur l'épaule du jeune homme.

Celui-ci jeta un cri de joie, et, l'enveloppant dans ses bras, il la tint longtemps pressée sur sa poitrine.

II

L'aveu de Blanche causa, du reste, au jeune Russe plus de bonheur que de surprise. L'affection de la jeune fille avait précédé la sienne, et s'était trop naïvement révélée pour qu'il ne l'eût point soupçonnée. S'il ne s'était pas expliqué plus tôt, c'est que lui-même avait longtemps résisté.

Il avait fallu, en effet, une forte crise dans cette âme pour qu'un attachement pur y trouvât place.

La passion éveillée par la beauté de Blanche, avait successivement passé par toutes les épurations de la pensée avant de s'élever du désir jusqu'à l'amour. Arrivée là, enfin, elle avait rencontré les résistances du raisonnement. Se donner à Blanche, ce n'était pas seulement renoncer à tous ses projets, c'était répudier le passé tout entier et essayer une nouvelle vie. Il fallait abandonner des espérances près de se réaliser, oublier la famille, la patrie ; se désaccoutumer d'un monde pour en accepter un autre.

Alexis s'était effrayé d'abord des difficultés d'une pareille transformation ; mais, sous l'influence de la jeune fille, elle s'était accomplie presque à son insu. Mille sentiments, jusqu'alors inactifs, s'étaient éveillés en lui, tandis que ceux d'autrefois rentraient dans le repos. Il commença à craindre ce qu'il avait désiré, à aimer ce qu'il avait haï. Comme il le disait, l'orient était changé pour lui, et la lumière ne lui venait plus du même côté.

Ce fut alors qu'il résolut de renoncer à tout pour chercher,

avec Blanche, un bonheur obscur dans quelque coin de l'Italie. Il savait que l'on essaierait de suivre ses traces et de l'arracher à son Eden ; mais il espérait faire assez peu de bruit et tenir assez peu de place pour n'être point découvert.

Quant à Blanche Lorzi, elle s'était, dès le commencement, livrée sans combat à son amour, et y avait trouvé une source de douces émotions. Tout, du reste, chez elle, se tournait en bonheur. Cette âme ressemblait au rocher qui reçoit dans son sein un ruisseau fangeux et le rend en fontaine limpide ; les douleurs même qui la traversaient en ressoriaient en flots de joie. Satisfaite de consoler les tristesses d'Alexis, d'apaiser ses fougues, d'encourager ses efforts, elle avait assisté à sa régénération intérieure avec la quiétude d'un ange qui ne peut craindre, parce qu'il aime et qu'il croit en la bonté de Dieu.

Cette sécurité rayonnante avait contribué, peut-être plus que tout le reste, à la victoire remportée par le jeune homme sur son passé. Blanche avait été pour lui comme un astre bienfaisant dont la chaleur et la lumière toujours égales l'avaient pénétré.

Les préparatifs du mariage demandaient quelques jours : les deux amants les passèrent ensemble dans les ravissements de l'espérance. Presque inconnus à Crozia, les exigences du monde n'apportaient aucun obstacle à leurs intimes causeries. L'indifférence de tous les isolait dans leur amour comme en une île enchantée.

Aucune impatience d'ailleurs ne les agitait. Tous deux, par une convention tacite, se plaisaient à prolonger de quelques instants l'attente. Sûrs d'être l'un à l'autre, ils erraient lentement à travers tous les abords et tous les détours de ce bonheur ; ils en rêvaient ensemble et tout bas.

Pour la première fois, Alexis comprenait la retenue d'une âme délicatement voluptueuse, qui économise la joie pour la mieux goûter. Assis vis-à-vis de Blanche, tenant ses mains et les yeux fixés sur ses yeux, il se laissait aller à de longues extases. Parfois il disait à la jeune fille :

— Parle !

Elle murmurait son nom, et lui, muet, fasciné, écoutait cette voix comme celle d'un esprit céleste. Que lui importait alors la vie, la pensée ? n'avait-il pas les divines illusions de la jeunesse, les rêves étoilés et les premiers rayonnements du cœur !

Un soir, pourtant, il quitta Blanche plus tôt que de coutume. Le mariage devait avoir lieu le lendemain, au point du jour, et tous deux sentaient le besoin d'être seuls. Alexis prit le chemin de l'hôtellerie qu'il habitait.

L'air était chaud, la nuit morne, et le golfe faisait entendre au loin de mélancoliques murmures. Il est rare que l'approche du bonheur longtemps désiré ne jette pas en nous de confuses épouvantes. Une sorte de terreur douloureuse s'était emparée du jeune homme ; il éprouvait ce désir de solitude et de silence qui nous saisit à certaines heures, sans que nous sachions pourquoi. Au lieu d'entrer, comme d'habitude, chez maître Paolo, il se dirigea donc vers le pavillon isolé qu'il occupait.

Surpris d'y voir une lumière briller, il poussa la porte entr'ouverte : un étranger était assis, le dos tourné vers le seuil.

Au bruit que le jeune homme fit en entrant, il se leva brusquement. Alexis recula en poussant un cri de surprise, il venait de reconnaître Ivan Borgo.

— Toi ici, dit-il stupéfait.

— Je t'attendais, répondit le Russe en se découvrant.

— D'où viens-tu ?

— De Saint Pétersbourg.

— Tu m'apportes des lettres !

— Les voici.

Il tendit au jeune homme des dépêches dont celui-ci déchira vivement l'enveloppe.

— C'est bien, dit-il après les avoir parcourues. Tu n'as rien autre chose à me remettre ?

— Rien.

— Et comment est-tu arrivé à Crozia ?

— Par la mer.

— Le navire qui t'a conduit n'a point remis à la voile ?

— Il est au port.

— Je vais répondre à Grégoire, et tu repartiras sur-le-champ. Ivan fit un geste de refus.

— Non, dit-il, je reste ; j'ai ordre de ne te plus quitter.

— Et qui t'a donné cet ordre ? demanda Alexis étonné.

— Ton frère.

— Dans quel but ?

— Il craint que tu n'oublies ta mission.

— Mon frère se met trop en peine de ma réussite, dit le jeune homme d'un accent blessé ; je n'ai besoin de gardien ni de compagnon.

— En est-tu bien sûr ?

— Alexis se détourna ; Ivan sourit.

— J'ai tout appris depuis mon arrivée, continua-t-il ; tu épouses la signora Lorzi.

— Eh bien ? demanda le jeune homme d'un ton hautain.

— Ce mariage est impossible.

— Parce que tu ne l'approuves pas ?

— Parce qu'il compromet ton avenir et anéantit les projets de Grégoire.

— Et si je le veux pourtant ?

— Il ne se fera point.

— Tu l'empêcheras peut-être ?

— Je l'empêcherai.

Alexis fit un geste de colère qu'il réprima aussitôt.

— Ecoute, Borgo, dit-il d'un accent bref et résolu, si le hasard ne t'avait fait me rencontrer, ni toi ni Grégoire n'eussiez entendu parler de moi désormais ; mais puisque tu es venu, tu sauras tout : j'aime Bianca Lorzi, je veux qu'elle soit à moi, et je renonce pour elle à la cour. Retourne vers Catherine, continue avec mon frère une vie de ruses et de meurtres ; moi, mon passé me fait horreur, je l'ai dépouillé comme un vêtement ensanglanté, et je veux en rester séparé pour toujours.

— Et que deviendra alors ta promesse ?

— Laquelle ?

— As-tu oublié qu'une fille de l'impératrice Elisabeth se cache en Italie ; que tu as juré de la découvrir et de la livrer ? Alexis rougit légèrement.

— Cela est vrai, dit-il ; j'avais accepté cette mission, mais Dieu m'a épargné le malheur de la remplir : Catherine n'a qu'à la confier à quelque autre mieux aguerri contre les remords. Quant à moi, je me relève de tous mes engagements ; je ne suis plus ni Russe, ni courtisan, je suis un homme qui demande le repos et veut le bonheur.

— Tu n'as point le droit de le chercher ici, répliqua Ivan d'une voix ferme. Le frère ne peut abandonner son frère au milieu de la bataille, pour aller s'asseoir à l'ombre. Quand Grégoire t'a près de lui, vous vous servez l'un à l'autre de bouclier : tandis que l'un veille, l'autre peut dormir, et vos ennemis trouvent toujours une de vos deux épées hors du fourreau ; mais seul, que veux-tu qu'il devienne ? Tu te dois à lui comme lui à toi, car vous êtes tous deux la moitié d'un même nom : c'est ce nom qu'il faut défendre en commun, c'est la puissance de votre maison qu'il faut conserver. Pourquoi parler de repos, quand on est jeune et fort ? N'as-tu donc plus de haine ni d'ambition ? Ah ! c'est le soleil d'Italie qui t'a fondu ainsi le cœur ! Cette terre ressemble à un boudoir de femme ; on n'y sent que des parfums qui enivrent et de chaudes brises qui amollissent. Mais tu sortiras de cet engourdissement pour chercher la fille d'Elisabeth : si tu réussis, ton frère t'a préparé là-bas une alliance qui rendra votre famille la plus puissante de l'Europe. Renonce donc à Bianca Lorzi : tu le dois, et il le faut.

Le jeune Alexis s'était contenu avec peine, tandis qu'Ivan parlait. Lorsqu'il eut fini, il lui saisit le bras avec violence, et, d'une voix que la colère rendait tremblante :

— Je n'ai que ceci à te répondre, dit-il : cette nuit même,

un peu après minuit, dans l'église de Saint-Paul, j'épouse Bianca Lorzi. Les portes seront ouvertes, et tu pourras de tes yeux nous voir à l'autel.

—J'irai, répondit le Russe.

—A bientôt donc, Borgo.

—A bientôt, Alexis.

Tous deux se saluèrent de la main, et Ivan sortit.

III

Resté seul, le jeune homme se mit à réfléchir avec inquiétude à l'arrivée d'Ivan Borgo et aux suites qu'elle pouvait avoir.

Ivan n'était un homme ordinaire ni, par sa position ni par sa nature. Ancien compagnon d'armes de Grégoire, il s'était attaché à sa fortune avec une ardeur difficile à comprendre. On ne pouvait donner le nom d'amitié à ce dévouement servile, sans grâce comme sans dignité, et cependant on y trouvait les deux caractères des plus saintes affections, la constance et l'activité.

Cet attachement n'était point, du reste, la soumission d'une nature inférieure à un génie vigoureux, car l'intelligence d'Ivan était prompte, subtile et persistante ; c'était plutôt je ne sais quel mélange bizarre d'instinct, d'orgueil et d'habitude. Indifférent à sa propre élévation, Borgo avait placé son ambition dans celle des deux frères ; c'était là le grand œuvre auquel il travaillait sans relâche. Crimes ou trahisons, rien ne lui répugnait pour atteindre un tel but. Il éprouvait, à voir Grégoire et Alexis grandir, la même jouissance que l'avare qui voit augmenter son trésor : c'était une émotion secrète, un triomphe sans témoin, le sentiment d'une puissance que seul il connaissait. Du reste, uniquement sensible à sa fantaisie, comme tous les fanatiques, il eût frappé ses protégés plutôt que de les laisser déchoir. Ce qu'il voulait, ce n'était point leur bonheur, c'était leur élévation ; il n'aimait point leur personne, mais son idée.

Alexis connaissait cette sauvage nature et il s'effrayait avec raison de ce que le dévouement tyrannique d'Ivan pourrait essayer. Il n'ignorait d'ailleurs aucun des projets ambitieux de Grégoire. Jusqu'alors il avait espéré, en quittant Crozia après son mariage, échapper aux recherches ; mais maintenant qu'il avait été découvert, comment disparaître ? quelque prompt que fût la fuite, Ivan retrouverait ses traces.

Ce que cet homme avait dit était d'ailleurs une vérité terrible : Alexis appartenait à Catherine plus qu'à lui-même. Mêlé à de lugubres secrets il ne pouvait se séparer de ses complices, car la communauté des intérêts pouvait seule répondre de sa foi. Son sort ressemblait à celui de ces princes aventureux des *Mille et une Nuits* qui, après avoir pénétré dans la grotte fatale, et en avoir vu les mystères, ne pouvaient plus en sortir sans peine de mort.

Alexis savait tout cela et cependant il ne perdit point espoir. Les sentiments sincères se découragent difficilement. Il avait d'ailleurs une âme mobile, avide de bonheur, et qui ne faisait jamais de longues haltes dans les douloureuses émotions.

Il secoua vite ses inquiétudes, et appelant à son secours le souvenir de Blanche, il se disposa pour la cérémonie.

Lorsqu'il arriva à l'heure convenue, il trouva la jeune fille prête ; minuit venait de sonner ; ils se dirigèrent ensemble vers l'église Saint-Paul.

La porte était ouverte, les cierges allumés, et le prêtre les attendait. A cet aspect, Blanche s'arrêta saisie d'un doux tremblement ; son bras passé au bras d'Alexis le serra convulsivement, et ses yeux se levèrent sur le jeune homme avec une expression d'angoisses et d'amour.

—Qu'avez-vous, Blanche ? demanda-t-il ; hésiteriez-vous ?

—Oh ! non, murmura-t-elle ; mais je suis trop heureuse ; j'ai peur.

Comme elle prononçait ces mots, une ombre passa rapidement près des fiancés.

IV

Alexis et Blanche s'étaient agenouillés devant l'autel ; la cérémonie venait de commencer.

L'espèce de pressentiment craintif qu'avait éprouvé la jeune fille en entrant s'était communiqué au fiancé. Il ignorait quel obstacle Ivan pourrait apporter à son mariage, mais il en attendait un.

Les cierges ne répandaient qu'autour de l'autel leur pâle clarté ; tout le reste de l'église était plongé dans la nuit. Les regards du jeune homme se détournèrent souvent pour fouiller ces visibles ténèbres ; tout à coup il tressaillit ; une ombre venait de se mouvoir dans l'obscurité ; elle s'en détacha bientôt et s'avança à pas lents vers les fiancés.

Dans ce moment le prêtre demanda, selon la formule chrétienne, si personne ne connaissait d'empêchement à l'union qu'il allait prononcer.

—J'en connais, dit la voix calme et forte d'Ivan.

Blanche jeta un cri, et le prêtre, surpris, s'arrêta.

—Quei est cet étranger ? demanda-t-il ; qu'il approche.

Ivan obéit et montrant le fiancé :

—Ce jeune homme est sujet de l'impératrice Catherine, dit-il, et pour contracter une légitime alliance, il lui faut l'autorisation de sa souveraine.

—Tu mens, interrompit Alexis : je n'en ai pas besoin en renonçant à mon pays, et j'y renonce.

—Un prêtre catholique ne peut bénir ton union avec la signora, car tu appartiens à une autre croyance.

—Je l'abjure !

Ivan fit un geste de surprise.

—Est-ce tout ? demanda le prêtre.

Le Russe, étourdi, garda le silence.

Alexis saisit alors la main de Blanche, et, jetant sur Ivan un regard plein d'une méprisante ironie :

—Tu ne savais pas de quoi j'étais capable, Borgo, dit-il avec un sourire amer ; tu ne pensais pas que l'on pût tout abandonner pour la femme aimée ; tu n'as point compris que le monde ne m'est rien désormais, et que je le sacrifierais tout entier pour la voir sourire ?... Renonce, crois-moi, à me séparer d'elle ; il te serait plus facile de m'enlever une moitié de mon cœur.

Et, se retournant vers le prêtre :

—Achevez ce que vous avez commencé, mon père, ajouta-t-il, car je suis libre et chrétien comme vous.

—Attendez ! s'écria Ivan en s'avançant vers l'autel, c'est à la signora que je m'adresse maintenant ; sait-elle qui elle épouse ?

—N'est-ce donc point Alexis de Furtzel ? demanda Blanche étonnée.

—Non, signora !

Elle tourna sur le jeune homme un regard effrayé ; mais celui-ci, un instant troublé, avait repris son assurance.

—Cet homme a raison, dit-il, inconnu de tous, même de vous, Blanche, j'avais espéré garder plus aisément mon secret ; mais, puisqu'on m'y force, je le ferai connaître : je ne m'appelle point de Furtzel ; je suis Alexis Orloff.

Il y eut à ce nom un grand mouvement, Blanche recula avec une exclamation de surprise.

—Alexis Orloff ! répéta-t-elle, et vous me l'aviez caché !

—M'en aimerez-vous moins ? demanda le jeune homme en lui tendant la main.

Elle la saisit avec un élan de tendresse.

—Ah ! vous avez voulu me laisser ignorer le sacrifice que vous me faisiez, dit-elle ; vous êtes bon comme Dieu.

—Oui, reprit Ivan en souriant d'un air sombre, séduit par la beauté d'une femme, Alexis Orloff oublie aujourd'hui son nom ; mais Alexis est jeune, et, tôt ou tard, il reviendra à sa nature. Les Orloff sont des aigles, signora ; s'ils peuvent s'endormir un instant dans des nids de fleurs, ils ne tardent point à remonter vers les nuages : l'amour n'est point de longue

durée ; d'ailleurs, quand tous les sacrifices sont d'un côté, il arrive une heure où le souvenir de ces sacrifices vous revient et alors le repos est proche.

La jeune fille tressaillit.

—Ne le crois pas ! ne le crois pas, Blanche ! s'écria Alexis.

—Ce n'est pas moi qu'il faut croire, mais l'expérience, ajouta Ivan, en secouant la tête ; songez-y, signora, votre amour va ôter à Alexis plus que la haine d'un ennemi ne pourrait lui enlever : puissance, gloire, noblesse, il aura tout perdu par vous seule.

—Assez ! s'écria Orloff, en entraînant la jeune fille vers le prêtre.

Le sang-froid du Russe parut l'abandonner.

—Prenez garde, signora ! dit-il d'une voix agitée, ne forcez point les amis des Orloff à la violence...

Blanche se détourna effrayée.

—Oui, s'écria Borgo avec emportement ; périsse Alexis plutôt qu'une telle mésalliance le déshonore. Quel droit avez-vous d'arrêter la destinée d'une noble famille, et pour oser écrire votre nom à côté de celui des Orloff, d'où venez-vous ?

—Misérable ! s'écria Alexis en voulant s'élaner vers Ivan.

Mais Blanche l'arrêta. son visage s'était subitement illuminé d'une dignité et d'une résolution étrange, elle leva les yeux sur le Russe, et, d'une voix calme :

—Vous me demandez d'où je viens ? dit-elle. Moi aussi j'aurais voulu le taire : je l'avais promis à mon père mourant ; mais je préfère le danger à l'humiliation. Ne craignez point pour les Orloff le déshonneur d'une mésalliance ; Bianca Lorzi peut entrer dans leur famille sans qu'ils aient à en rougir ; je suis la fille d'Elisabeth Petrowna, naguère votre impératrice.

À cette révélation inattendue, deux cris de surprise partirent, l'un triomphant, l'autre plein de terreur. Ivan et Alexis échangèrent un regard qui fit pâlir le dernier. La jeune fille n'y prit point garde.

—Et maintenant, ajouta-t-elle avec une fierté douce, dites quels autres empêchements vous connaissez à cette union ?

—Je n'en vois plus, répondit Borgo en s'inclinant.

Blanche se tourna vers Alexis, souriante, lui prit la main, puis se rapprochant de l'autel :

—Pardon, mon père, dit-elle au prêtre, il n'y a rien que les noms de changés.

La découverte qu'Alexis venait de faire l'avait foudroyé. En apprenant que Blanche Lorzi était cette fille d'Elisabeth qu'il devait livrer, une sorte de vertige superstitieux s'empara de lui. Il lui sembla que cette rencontre n'était point un jeu du hasard mais un terrible enseignement de Dieu. Il n'ignorait point quelle importance Catherine attachait à s'emparer de l'héritière des Petrowna ; c'était le dernier drapeau autour duquel les mécontents pussent se réunir ; aussi avait-elle promis de tout accorder à celui qui la mettrait en sa puissance, et Grégoire n'avait chargé son frère de cette mission que parce qu'il en regardait la réussite comme nécessaire à son crédit. Or, maintenant le hasard faisait retrouver à Alexis cette fille d'Elisabeth dans la femme qu'il aimait, et, pour comble d'infortune, ce secret était connu d'Ivan Borgo, qui allait en profiter sans doute. Que lui importait, en effet, la perte de Blanche, si cette perte pouvait servir à l'élévation des Orloff ? N'arrivait-il point précisément en Italie, pour presser les recherches d'Alexis ? Tous les efforts de celui-ci pour lui dérober la jeune fille seraient vains ; toutes les prières pour l'attendrir inutiles ; Ivan ne connaissait ni les découragements, ni la pitié ; il n'avait qu'une volonté et qu'un but !

V

Cependant la cérémonie était achevée : Alexis avait reconduit la jeune épouse à sa demeure ; il était seul lorsqu'Ivan entra.

—Je t'attendais dit brusquement le jeune homme.

Il s'assura que Blanche ne pouvait les entendre, referma la porte, et s'y appuyant :

—Maintenant, Borgo, reprit-il, tu vas me dire ce que tu comptes faire du secret qui t'a été découvert tout à l'heure.

—C'est à moi de t'adresser cette question, répondit Ivan.

—A moi ?

—Celle que tu cherchais n'est-elle pas en tes mains ?

—Eh bien ?

—A quoi vas-tu te décider ?

—Tu me le demandes, malheureux ! ne t'ai-je pas dit que je l'aimais ?

—Alors tu la soustrairas aux recherches de Catherine ?

—Au prix de ma vie.

—Ce sera plutôt au prix de la sienne.

—Que veux-tu dire ?

—Crois-tu donc que l'impératrice renonce ainsi à ses projets ?

—Non, mais Blanche est sous ma protection et aucune puissance ne pourra me l'enlever.

—Tu oublies la mort, enfant !

—On oserait !... s'écria Alexis avec un geste d'épouvante.

—Ne te souviens-tu donc pas du sort de Pierre III ? tu auras beau serrer la signora dans tes bras et l'abriter sous tes baisers, il y aura toujours place, entre vos lèvres au poison, entre vos poitrines au poignard.

—Mais qui la fera connaître ? demanda le jeune homme, les yeux fixés sur le Russe : tu es donc décidé à nous trahir, Borgo !

—On ne trahit point en remplissant sa promesse, répondit Ivan.

—Et si je te prévenais, moi, s'écria Alexis en cherchant de la main son poignard ; si je te tuais ici ?

—Ce serait déjà trop tard !

—Pourquoi ?

—Parce que les gens qui m'ont suivi sont avertis, qu'ils entourent la maison et ne laisseraient sortir ni cette jeune fille ni toi.

—Ainsi, tu venais pour nous enlever par violence ?

—Je venais pour te proposer le seul moyen de nous entendre.

—Il n'en est point.

—Peut-être.

—Ne veux-tu pas livrer Blanche à l'impératrice, quand moi, je veux la sauver ?

—Et si tu ne pouvais la sauver qu'en la livrant ?

—Comment ?

Borgo s'approcha du jeune homme.

—Ecoute, Alexis, dit-il, tu voudrais en vain maintenant cacher la naissance de la signora ; je te l'ai dit, quand tu m'étendrais mort à tes pieds, dix compagnons sont à quelques pas et savent que la fille d'Elisabeth est ici, il faudrait aussi les frapper ! il faudrait encore frapper le prêtre qui vous a unis, les témoins qui étaient présents. Ce secret ne t'appartient plus, tu le vois, et, quoi que tu fasses, il sera connu de Catherine. Or, si tu cherches à t'échapper, on te suivra, ta fuite paraîtra une trahison, et Blanche et toi vous mourrez. Remplis au contraire ta promesse, conduis la signora Lorzi à Catherine, et celle-ci rassurée l'oubliera. Si elle eût désiré la frapper, elle eût ordonné. La mort de la signora était plus facile que son enlèvement ; mais l'impératrice te l'a dit elle-même, elle veut seulement se mettre en garde contre les conspirateurs. Tu le vois donc : si tu fuis avec Blanche, tu la perds ; si tu la conduis à Saint-Petersbourg, tu la sauves. Examine maintenant et choisis.

Alexis avait écouté les bras pendants et la tête penchée. Dès le premier moment il avait entrevu lui-même l'impossibilité de s'échapper. Les raisons d'Ivan confirmaient ses propres réflexions, mais le moyen de salut qu'il lui offrait l'épouvanta, et quoiqu'il n'en entrevit point d'autre, il le rejeta.

—Non, dit-il après un moment de silence, je ne livrerai point moi-même Blanche à ses ennemis.

—Que crains-tu ? ils ne commettent point de meurtres inutiles,

—Et que sais-je s'ils ne regardent point celui-ci comme nécessaire ? qui m'assure de leurs intentions ?

—La dépêche que j'étais chargé de te remettre dans le cas où la fille d'Elisabeth eût déjà été en ta puissance.

—Que renferme-t-elle ?

—L'ordre de la conduire à la forteresse de Canzoff, dont tu es gouverneur.

—Il se pourrait !

—Voici la dépêche.

Alexis prit le papier qu'Ivan lui présentait.

—Tu vois, continua le Russe, qu'on n'en veut point à sa vie. Le hasard t'offre à Canzoff la solitude que tu désirais pour ton amour ; tu vivras là, près de Blanche, dans une retraite sûre ; aucun danger ne pourra menacer ta prisonnière sans que tu le saches le premier, et si quelque caprice inattendu la mettait en péril, tu pourrais la sauver d'autant plus aisément que sa garde te serait confiée.

—Tu as raison, dit Alexis après un moment de réflexion : oui, tu as raison... il faut aller au-devant du péril : c'est le seul moyen de l'éviter... Mais pour que Blanche n'ait rien à craindre, il faut avant tout que Grégoire ignore les liens qui nous unissent, promets-tu de ne lui rien révéler ?

—Je le promets.

—Ton navire est prêt, m'as-tu dit ?

Il est prêt.

Le jeune homme tendit la main à Ivan.

—Demain, dit-il, je pars avec toi pour Saint-Petersbourg.

VI

Le soleil venait de sortir comme un feu presque éteint des humides nuées de décembre, une pluie glacée tombait sans bruit et la campagne inondée se confondait à l'horizon avec les brouillards du matin.

On apercevait de loin en loin, parmi les forêts de mélèzes, des villages à demi noyés, et les routes élevées en chaussées semblaient s'enfoncer d'heure en heure sous les eaux. Au fond de la vallée quelques barques apparaissaient, par instant, glissant à travers le feuillage des bouleaux ; mais près du fleuve, on ne voyait ni barques, ni maisons, ni feuillage ; tout avait été enfoui sous l'inondation, et la seule forteresse de Canzoff élevait, au milieu du débordement, ses bastions mousseux.

Une fenêtre s'ouvrit tout à coup à l'une des tourelles et Blanche y parut.

Ce n'était plus la jeune fille de Crozia à l'œil brillant, au teint velouté, à la peau dorée, on eût dit plutôt une statue de marbre destinée à conserver ses traits sur un mausolée. La vie semblait s'être retirée d'elle. Languissante, elle s'accouda à la fenêtre et laissa errer ses yeux sur la scène de désolation qui s'étendait à ses pieds.

Hélas ! depuis qu'elle avait quitté l'Italie, son regard ne rencontrait plus d'autres images ! Mais elle n'y avait point d'abord pris garde. Conduite à Canzoff par Alexis, elle y avait vécu quelques mois au milieu des envirements de la possession. Tout s'était éclairé au rayon d'amour qu'elle portait dans son cœur ; bornant la vie à ce monde tendresse que pouvait entourer ses deux bras, elle y avait tout trouvé, chants, lumière, parfums. Tout était en elle ; tout venait d'elle ; la terre et la vie n'étaient que son amour !

Mais les ordres de Catherine avaient bientôt troublé ce bonheur. Appelé à la cour, Alexis était parti. Dès lors, tout avait manqué à Blanche ; la nuit et le froid étaient venus sur la terre comme sur son cœur. Pour la première fois elle avait remarqué que le soleil de Russie était moins beau que celui d'Italie et que ses champs de neige manquaient de fleurs et d'oiseaux.

Alexis était revenu, mais à de longs intervalles. Ses apparitions ressemblaient à ces rayons de soleil d'hiver qui ne réchauffent un instant que pour faire sentir bientôt plus durement les frimas. En vain le jeune homme, dont l'amour était

le même qu'au premier jour, avait-il demandé à revenir à Canzoff ; d'immenses projets de réforme occupaient alors Catherine et Grégoire ; tous deux avaient besoin de lui, et il avait dû ne point insister, de peur d'éveiller des soupçons.

Cependant la langueur dans laquelle Blanche était tombée ne tarda point à l'effrayer. Ses prières devinrent plus pressantes. Interrogé par Grégoire, il lui avoua enfin son amour ; il le conjura de le renvoyer à la forteresse, fût-ce à titre de prisonnier. L'amant de Catherine l'écouta avec patience ; mais quand il eut achevé :

—Je te donne six mois pour te guérir de ta folie, dit-il froidement.

—Et si dans six mois je n'ai point changé ?

—Alors, avait répondu brusquement Grégoire, je me chargerai de ta guérison.

Alexis comprit que Blanche était perdue. Essayer la fuite eût été inutile : on les surveillait ; il fallait un moyen de salut plus hardi. Il y réfléchit longtemps, et crut enfin l'avoir trouvé.

Depuis son retour d'Italie il s'était tenu à l'écart, uniquement occupé de Blanche et fuyant la compagnie des jeunes seigneurs ; il commença à les fréquenter de nouveau, à partager leurs plaisirs, à exciter, par des services, leur confiance. Il parut aussi retrouver insensiblement sa gaieté d'autrefois, et ses visites à Canzoff devinrent plus rares.

Cependant, au moment où nous reprenons notre récit, un message avait annoncé sa prochaine arrivée, et Blanche ne quittait point des yeux la route, dans l'espérance de l'apercevoir quelques instants plus tôt.

Il y avait déjà plus d'une heure qu'elle attendait, lorsqu'un cavalier parut, au loin, sur la jetée. Il arrivait au galop, presque couché sur son cheval et dévorant l'espace. Tout à coup il ralentit sa course, et, se redressant, agita la main vers la tourelle : Blanche poussa un cri de joie.

Quelques minutes après elle était dans les bras d'Alexis.

Celui-ci la tint longtemps pressée sur sa poitrine, presque évanouie de bonheur. Pendant quelques minutes, on n'entendit que le nom de Blanche et celui d'Alexis échangés au milieu des baisers. Orloff assit enfin la jeune femme sur ses genoux.

—Assez, Blanche ! dit-il doucement. Vois comment tu trembles ; reviens à toi, au nom du ciel !

Blanche répondit par une nouvelle étreinte.

—Parle-moi et essue tes larmes, reprit le jeune homme ; regarde-moi surtout, car je ne t'ai point encore vue.

Elle releva la tête avec un ineffable sourire.

—Dieu ! que tu es pâle ! s'écria Alexis, en prenant son beau front à deux mains et y appuyant les lèvres ; plus pâle encore qu'à mon dernier voyage.

—Ton absence a été si longue, balbutia-t-elle.

—Et tu as bien souffert ?

—Oh ! je sentais, heure par heure, la vie s'en aller de moi ; mais maintenant il me semble que je renais. Je sens ta présence, je la respire comme l'air ; elle épanouit mon cœur. Seulement, ne me dis pas si tu dois bientôt partir, ne me dis rien ; il y a si longtemps que je ne me suis sentie vivante : laisse-moi un instant dans la plénitude de mon bonheur.

Alexis la rapprocha de lui.

—Oui, dit-il, jouis de ta joie, chère adorée, espère surtout, car nous touchons à des jours meilleurs.

—Je pourrai donc te voir plus souvent ?

—Toujours, Blanche !

—Que dis-tu ? nous pourrions vivre ensemble, comme autrefois ?... Oh ! mon ami, ne me donne pas un pareil espoir ; après m'en être bercée, je mourrais, vois-tu, s'il manquait.

—Il ne te manquera pas, Blanche. Il faut qu'il s'accomplisse ; il le faut. Regarde plutôt tes mains amaigrées, tes lèvres pâles, tes yeux creusés !... Mon Dieu ! toi que j'ai trouvée si fleurie, si forte et si riante ! Oh ! pourquoi m'as-tu connu !

—Fais-toi, Alexis, tu blasphèmes ! une seule joie de notre amour n'est-elle pas plus précieuse que la beauté, la force et

la santé ? donnerais-je cet instant passé ensemble pour toute ma riante jeunesse ? Oh ! presse-moi sur ton cœur, Alexis, que je sente ta joue fraîche sur mon front, ton haleine dans mes cheveux, et je remercierai Dieu d'être née.

— Demande-lui au moins de quitter cette prison, Blanche ! Hélas ! tu es ici comme ces mousses chétives qui poussent dans les fentes de la pierre ; pour vivre, il te faudrait de l'espace et de la liberté.

— Toi, rien que toi, Alexis. Oh ! toujours un cachot, pourvu que tu en sois le géolier, une tombe, si tu en es le gardien !

— Non, Blanche, mais la délivrance avec moi, les longues espérances, les nobles actions, la puissance de faire des heureux, tout avec moi !... voilà ce qu'il te faut et ce que tu auras bientôt peut-être.

— Se peut-il ! Catherine m'aurait prise en pitié ?

— Ne me demande rien ; je ne puis rien te dire encore ; mais dans quelques semaines tout sera décidé ; prends donc patience et compte sur l'avenir.

En parlant ainsi, il embrassa Blanche et se leva.

— Où vas-tu ? demanda celle-ci effrayée.

— Je repars.

Elle l'entoura de ses bras.

— Déjà ! déjà, Alexis ! c'est impossible !

— On m'attend, Blanche, et la réussite de nos espérances est attachée à mon départ, mais je reviendrai demain.

— Tu ne me trompes pas ?

— Aussi vrai que je t'aime.

Elle baisa les mains d'Alexis en soupirant.

— Va donc, dit-elle, puisqu'il le faut ; mais n'oublie pas que ta présence est pour moi la vie et que je t'attendrai.

VII.

Blanche demeura longtemps à la même place, silencieuse et immobile. Cette courte entrevue avec Alexis avait été pour elle comme une vision ; on eût dit qu'elle n'osait faire un mouvement de peur de retrouver la réalité et de sentir fondre la joie qui flottait dans son cœur.

Elle sortit pourtant peu à peu de cette espèce d'hallucination, et commença à s'entretenir des espérances que lui avait données Alexis. Elle s'y livra sans chercher à les comprendre, avec cette crédulité irréfléchie que donne une longue habitude d'affliction.

De tous les bonheurs promis par le jeune homme, un seul d'ailleurs la préoccupait : être avec lui ! C'était là l'océan dans lequel toutes les autres sources de joie venaient se perdre. Elle se sentit subitement délivrée des angoisses qui l'oppressaient ; ses nerfs endoloris se détendirent, et la force lui revint.

Désirant alors du mouvement et de l'espace, elle monta sur la terrasse du donjon qu'elle habitait.

L'inondation allait toujours croissant, et les rugissements de la Newa devenaient d'heure en heure plus terribles. On eût dit l'approche d'une de ces armées asiatiques dont les pas faisaient trembler la terre. La pluie avait cessé, mais un vent glacé commençait à labourer cette plaine liquide. Les vagues s'amoncelaient au pied de la citadelle, qui, penchée sur son rocher, avec ses tours élancés, ressemblait à un navire à demi sombré.

Blanche contempla longtemps ce spectacle sans en être troublée. La création n'existe qu'en nous, et nos sentiments seuls la rendent gaie ou sombre. Le menaçant murmure des eaux berçait doucement sa rêverie ; elle s'assit sur un canon, devant une embrasure vide. L'abîme grondait au-dessous ; un pas, un mouvement, et elle eût pu y disparaître ! Mais elle se trouvait dans une de ces heures de confiance où il nous semble que précipités dans le gouffre, Dieu nous donnerait subitement des ailes pour nous sauver.

Elle demeura à la même place jusqu'à ce que le jour devint plus sombre. Un bruit de pas l'arracha tout-à-coup à sa rêverie ; elle leva les yeux, Ivan était à ses côtés.

La jeune femme se leva avec un brusque mouvement. Elle avait rarement vu cet homme ; mais son apparition lui avait toujours annoncé un malheur. Ivan, qui avait salué avec la hautaine humilité qui lui était ordinaire, sourit imperceptiblement à ce geste d'effroi.

— Pardon, signora, dit-il d'une voix dont la fermeté métallique faisait trembler la jeune femme ; je n'aurais point troublé votre solitude si l'intérêt d'Alexis ne l'avait exigé.

Et regardant autour de lui :

— Il était ici tout à l'heure, ajouta-t-il.

— Il y était, répondit Blanche.

— Et il reviendra demain.

— Quoi ? vous savez... ?

— Je sais tout, signora, dit le Russe en attachant sur la jeune femme un regard profond.

Elle leva les yeux, étonnée.

— Je ne vous comprends pas, dit-elle.

— Alexis ne vous a-t-il point annoncé une prochaine délivrance... ?

— Qui vous a dit... !

— Et savez-vous par quels moyens il espère l'obtenir ?

— Pourquoi cette question ? balbutia Blanche embarrassée.

— Parce que la vie d'Alexis en dépend, signora.

— Sa vie ! répéta-elle avec une surprise épouvantée.

— Ainsi, vous ignorez son projet ? reprit le Russe.

— Je l'ignore...

— J'en étais sûr ; il vous a seulement parlé de liberté, de réunion...

— Oui.

— Et il ne vous a rien dit des dangers qu'il pouvait courir ?

— Rien ; mais quels sont ces dangers, mon Dieu ! que veut-il ?

— Il veut que dans huit jours vous soyez proclamée impératrice à Saint Pétersbourg.

— Moi ! s'écria Blanche stupéfaite.

— Vous, signora. Les mesures sont prises, les conjurés à leur poste ; tout ce qui voudra résister sera égorgé ; tout ce qui cédera, jeté dans les prisons. Votre amant est le chef et doit donner le signal.

— C'est impossible ! dit Blanche éperdue ; vous voulez me surprendre ou m'effrayer.

— La signora pourra tout savoir elle-même d'Alexis puisqu'il revient demain.

— Mais vous, qui a pu vous instruire ?...

Ivan sourit.

— Les yeux qui regardent toujours finissent par voir, dit-il.

— Et que comptez-vous faire de ce secret ?

— C'est à vous de le décider.

— A moi ?

— Oui, signora. Le projet d'Alexis ne peut réussir, car je ne suis point le seul qui le soupçonne ! il se trouve toujours, d'ailleurs, au moment de l'exécution, des cœurs qui faiblissent, et je connais des lâches qui attendent déjà la dernière heure pour trahir impunément. Or, si on leur laisse le temps de parler, Alexis entraîne Grégoire dans sa chute, et les Orloff sont perdus.

— Et comment empêcher... ?

— En les prévenant, Grégoire saura tout ; il dénoncera lui-même le coupable et fera justice.

— Infamie ! s'écria Blanche avec horreur.

— Il le faut, continua tranquillement Ivan ; la puissance des Orloff est à ce prix : le bras doit être sacrifié pour sauver la tête.

— Ainsi ce sera le frère qui livrera son frère au bourreau...

— A moins que vous ne rendiez ce sacrifice inutile en anéantissant la conspiration.

— Ah ! que faut-il faire pour cela ? s'écria Blanche : demandez, ordonnez, je suis prête : que voulez-vous de moi ? faut-il déclarer que je renonce aux droits de ma naissance ?

Ivan secoua la tête.

—On dirait que cette déclaration a été arrachée par la violence.

—Eh bien ! faites-moi partir ! envoyez-moi loin d'ici, dans un désert.

—Fussiez-vous au bout du monde, signora, votre nom suffirait pour rallier les mécontents.

—Mon Dieu ! que faire alors ? cachez-moi à tous les yeux, publiez ma mort !...

—Les conspirateurs ne renonceront à leurs projets qu'en voyant votre cadavre !...

Blanche recula.

—Ah ! je comprends, dit-elle en pâlisant, c'est là ce que vous voulez !

—Alexis vous aime, signora, reprit Ivan avec calme, il ne peut cesser de vouloir votre délivrance, et pour l'obtenir il doit conspirer. Vous êtes la cause du complot, lui l'instrument ; il faut que l'instrument soit brisé ou que la cause disparaisse.

—En effet, dit Blanche d'une voix tremblante, tant que je vivrai, il sera votre ennemi, et l'on n'est point impunément l'ennemi de Catherine ! Mais pourquoi être venu me chercher dans ma retraite ? J'y vivais obscure et heureuse, nul ne connaissait mon nom, c'est vous qui m'avez forcé à le déclarer. Vous m'avez arrachée à mon pays, enfermée dans une prison, séparée de celui que j'aime plus que tout ; je n'ai fait aucune plainte, j'ai pleuré si bas que mes gardiens mêmes n'ont pu m'entendre, et malgré tout vous n'êtes point satisfait ? vous venez maintenant vous armer contre moi de mon amour, et m'ordonner de mourir pour sauver Alexis ! Ah ! ma naissance est donc un grand crime, puisqu'elle m'ôte même le droit de vivre.

Les larmes interrompirent Blanche ; elle resta le visage caché dans ses deux mains, et il y eut une assez longue pause. Ivan rompit enfin le silence.

—Que décide la signora ? demanda-t-il.

La jeune femme tressaillit, elle eut comme un moment d'incertitude désespérée ; mais surmontant son émotion par un rapide et courageux effort, elle releva son visage encore mouillé de pleurs, et se tournant vers Ivan avec une résolution sublime :

—Je ne vous demande que deux jours, dit-elle ; vous saurez alors ce qui vous reste à faire.

—Dans deux jours, donc ! répondit le Russe en s'inclinant. Et il disparut.

VIII

Tous deux étaient assis près du foyer ; Alexis, joyeux et caressant, la jeune femme pâle, immobile et les mains jointes dans un muet désespoir.

Elle n'en pouvait plus douter, Ivan avait dit vrai. Le matin même, elle avait arraché au jeune homme tout le secret de cette conspiration, et maintenant il lui en parlait encore, mais elle l'écoutait à peine. Tout entière à son désespoir suprême, elle regardait Alexis, serrait ses mains et pleurait tout bas.

Cependant Orloff, alarmé de son silence, s'interrompit et aperçut ses larmes.

—Au nom du ciel ! qu'as-tu, Blanche ? s'écria-t-il en attirant la jeune femme sur ses genoux ; pourquoi ce désespoir, quand tout nous sourit, quand le moment de la liberté et du bonheur approche ? mais tu ne m'as donc point compris ?

Elle secoua la tête.

—J'ai compris, dit-elle, qu'après m'avoir sacrifié ton ambition et ton repos, tu voulais encore me sacrifier ta vie.

—Ne donnerais-tu pas la tienne pour moi ?

Elle le serra contre son cœur.

—Oh ! oui, murmura-t-elle en sanglotant ; oui ! Dieu le sait.

—Dieu et moi, Blanche ! mais ais confiance ; la réussite est certaine ; toutes les mesures sont prises ; les chefs de la garde eux-mêmes conspirent avec nous.

—Et tu ne crains pas les traîtres ?

—L'intérêt de tous m'assure de leur fidélité ; ils ne pourraient me perdre qu'en se perdant.

—Comment cela ?

—J'ai le serment des conjurés écrit de leur propre main.

—Que dis-tu !

Il tira avec mystère des papiers de son sein.

—Regarde les noms, dit-il, ce sont ceux des plus grandes familles et des plus puissantes.

La jeune femme prit la liste d'une main tremblante.

—Ainsi, dit-elle après l'avoir parcourue, le sang le plus précieux de la Russie pourrait couler à flots si ces papiers tombaient aux mains de Catherine.

—A quoi bon ces pensées, Blanche ?

—Sont-ce là les seules preuves du complot ?

—Les seules.

—Et tant d'existences ne s'exposent que pour m'empêcher de mourir ?

—N'est-ce donc point assez ?

Elle se leva vivement, fit un pas vers le foyer et jeta les papiers dans les flammes.

Alexis voulut s'élançer en poussant un cri, mais elle le retint dans ses bras.

—Il est trop tard, murmura-t-elle en cachant son visage dans le sein du jeune homme.

—Trop tard ! répéta-t-il épouvanté... que veux-tu dire, Blanche ? Blanche, au nom de Dieu, parle !

Mais la jeune femme sanglotait sans répondre. Il l'éloigna brusquement de lui, et la forçant à relever la tête :

—Regarde-moi, dit-il... O mon Dieu ! pourquoi es-tu si pâle !... plus pâle qu'à mon arrivée... Pourquoi portes-tu ainsi tes mains à ta poitrine ? tu souffres donc ?

—Je souffre, balbutia Blanche.

—Un médecin, alors !...

—Non, Alexis, non... ne me quittes pas... je veux te voir, te sentir contre mon cœur...

Elle enveloppait de ses bras le jeune homme éperdu. Celui-ci la déposa sur le siège qu'elle avait quitté et tomba à genoux devant elle.

—Reste là, lui dit-elle... encore plus près de moi... Je veux mourir ainsi.

—Que parles-tu de mourir, Blanche... Oh ! ne me jette pas ces regards... tu me fais peur... Ranime-toi... mon Dieu ! Mais, tu ne penses donc pas que bientôt tu seras libre, que nous ne nous quitterons plus ! Blanche, oh ! cette espérance seule devrait te guérir ! Tu ne m'aimes donc plus ?

La jeune femme poussa un cri en le serrant d'une étreinte passionnée.

—Oh ! je t'aime, répéta-t-elle... Mais, cet amour, à quoi t'a-t-il servi jusqu'ici ? Où te conduisait-il ? à un complot qui t'aurait perdu. Du moins, ce complot, formé pour moi, quand je ne serai plus, se trouvera sans cause, et tu y renonceras.

—Ah ! j'y renonce, Blanche, j'y renonce, s'il le faut, pour te rassurer ! ne viens-tu pas, d'ailleurs, d'en briser tous les liens, de le rendre impossible en détruisant ces papiers !...

—Est-ce vrai ? Béni soit Dieu, alors, je suis tranquille.

Et entourant de ses bras le cou d'Alexis :

—Oh ! je te remercie de m'avoir aimée, dit-elle ; les hommes n'auront en vain persécutée, grâce à toi, j'ai connu ce que la vie a de regrettable et de doux ! que le souvenir de mon bonheur te reste comme une bénédiction.

Elle s'arrêta, haletante, tout son corps tremblait et ses bras se détendaient.

—Blanche, s'écria le jeune homme, laisse-moi appeler du secours.

—Il serait inutile, Alexis ! tes mains... je ne les sens plus ; je ne te vois plus... Alexis ! Oh ! j'ai froid au cœur !

Ces derniers mots étaient balbutiés d'une voix confuse ; Orloff, épouvanté, voulut crier, mais les lèvres de Blanche effleurèrent tout à coup les siennes d'un baiser glacé, et la tête flottante de la jeune femme glissa sur son épaule.

AU BON MARCHÉ MAISON ALPHONSE VALIQUETTE

GRANDE VENTE ANNUELLE A UNE REDUCTION SPECIALE DE 50 POUR CENT.

AU CLIENT DE LA VILLE ET DE LA CAMPAGNE.

UN BONANZA POUR UN ET TOUS.

L'inventaire étant terminé et voulant faire place à notre grande importation du printemps, les marchandises d'hiver doivent partir à n'importe quel prix.

COUVERTES à être clairées à 75 cts chaque.

CONFORTABLES à être clairés à 70 cts chaque.

TUQUES, CENITURES, MITAINES à être données à 50 cts dans la piastre.

MANTEAUX, DOLMANS, PALETOTS doivent partir à n'importe quel prix.

AVANTAGE SANS PAREIL. 7000 verges de Satin pur Soie dans toutes les couleurs possibles, pour clairer à 15 verges pour \$3.00.

Demandez à voir notre Pluche de Soie, largeur extra, dans toutes les couleurs, à 55 cts la verge,

ainsi que notre grand assortiment de Soie gros grain, dans toutes les couleurs, à être donnée pour 50 cts la verge.

NOUS TENONS LE DEVANT Grande vente sans réserve de Tapis et Pèlerins à 50 pour cent de réduction. Le tout doit être vendu SANS RESERVE, A N'IMPORTE QUEL PRIX.

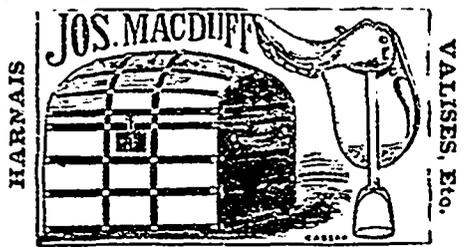
Tous sont les bienvenus AU BON MARCHÉ.

1869 — RUE NOTRE-DAME, Près de la RUE MCGILL — 1871

ALPHONSE VALIQUETTE, Propriétaire

CASTOR-FLUID. On devrait se servir pour les CHEVEUX de cette préparation délicate et rafraichissante. Elle entretient le scalpo en l'bonne santé, empêche les peaux mortes et excite la pousse. Excellent article de toilette pour la chevelure, indispensable pour les familles. 25 CTS. LA BOUTEILLE.

HENRY R. GRAY, Chimiste - Pharmacien
144 Rue Saint-Laurent, Montréal.



Nous attirons l'attention de nos lecteurs d'une manière spéciale sur la maison JOS. MACDUFF, Sellier et fabricant de Valise. Tous les produits de cet établissement sont faits à la main. Harnais complet, d'une solidité à toute épreuve, ornés à la main depuis \$12 00

JOS. MACDUFF, SELLIER
No. 701, Rue Ste-Catherine, Montréal
Couvertures de cheval, poignées, étrilles, brosses, fouets, etc. aux meilleures conditions.

DEMANDEZ A VOTRE EPICIER

L'HUILE "STAR"

POUR VOTRE MACHINE A COUDRE

C'EST LA MEILLEURE JUSQU'A PRESENT
CONNUE

Exigez la bouteille avec une ETOILE sur le
Bouchon et sur l'Étiquette.

Avant d'aller ailleurs les familles sont priées de faire une visite chez

LABBÉE ET CIE

MARCHANDS DE

FERRONNERIES, PEINTURES, VAISSELLES

HUILES, VERNIS, VERRERIES

Outre d'avoir un grand assortiment, ses prix sont si bas qu'ils ne craignent aucune concurrence. N'oubliez pas l'adresse.

No. 587, RUE STE-CATHERINE, MONTREAL

A l'Enseigne du Caderns Triolore.

LE PLUS GRAND ASSORTIMENT DE

Bijoux et d'Objets de Fantaisie

SE TROUVE CHEZ

FOUCHER, FORTIER & CIE

No 865, RUE STE-CATHERINE

MONTREAL.

Les dames et messieurs trouveront toujours dans cette florissante maison le choix le plus varié de montres en or et en argent, payable à la semaine, aussi bon marché que pour du comptant. On sollicite une visite.

ETABLIE EN 1863

G. CONSTANTINEAU

Poeles, Fournaises et Ustensiles de Cuisins

AGENT POUR

"DUNDAS STOVE CO."

Manufacture célèbre pour leur

FOURNEAU ELECTRIQUE

qui a remporté le PREMIER PRIX à la dernière Exhibition.

1950, RUE NOTRE-DAME, MONTREAL

O. COURTEMANCHE

102 RUE ST-DOMINIQUE

502 ET 504 RUE DORCHESTER

Obligé pour cause de santé de se retirer des affaires, offre en vente son fonds de magasin consistant en Meubles, Poeles, Lampes, Liroes, Verreries, etc. à des prix vraiment bon marché. Il acceptera aussi bien en échange pour le prix de son stock une propriété foncière. Etabli depuis 14 ans, il a le plaisir de dire que celui qui achètera son magasin y fera une affaire plus jolies et lucrative affaire. En attendant cette vente en bloc le public pourrait faire une visite à l'adresse ci-dessus, pour acheter avec un rabais de 50 p. cent. Venez et voyez.

O. COURTEMANCHE,

102 rue St-Dominique, 502 et 504 rue Dorchester, Montréal

A BONNEZ VOUS LE MONDE Politique, commercial, industriel, littéraire et agricole. Bureaux et ateliers, 1650 rue Notre-Dame, Montréal.
Le journal LE MONDE est de la plus grande circulation de toute la presse française de la Péninsule. Prix de l'abonnement, Edition quotidienne, y compris le numéro littéraire du samedi, 28 pages, un an, \$3.00, 6 mois, \$1.70, 4 mo. \$1.00. Edit. hebdomadaire, publiée chaque vendredi, à 8 grandes pages, résumé fidèle de notre Édition quotidienne, un an, \$1.00, 6 mois, 50c. Invariablement payable d'avance. Nous publions toutes les semaines une liste des marchés de détail. Les feuilletons du MONDE, acquis à grand frais, sont toujours de la plus haute moralité et sont choisis parmi les œuvres des meilleurs romanciers. Ces feuilletons, achetés en librairie coûtent de 3 à 4 piastres chacun, et nous en publions 5 ou 6 par année. — Tout abonné qui d'ici au 1er février 1887, payera ses arriérés et une année en avant, de même que pour les nouveaux, recevra en récompense une des magnifiques bicyclettes suivantes: *L'Empreinteuse, la Morte qui parle, l'Honneur du nom, la Femme fatale, la Vieillesse*, au choix des abonnés. — Autres avantages, ILLUSTRATIONS, à partir du 1er Janvier 1887, le MONDE publiera toutes les semaines plusieurs illustrations intéressantes. Illustrations dans le feuilleton et gravures de circonstance. LE MONDE sera alors le seul journal français QUOTIDIEN illustré. Conditions pour les villes — Qu'on n'oublie pas les grands avantages que nous offrons à nos lecteurs. Demandez LE MONDE qui est en vente dans tous les dépôts de journaux de la ville et de la campagne. Seulement **UN CENTIN LE NUMERO.**

LA PRESSE

JOURNAL INDEPENDANT — QUOTIDIEN ET HEBDOMADAIRE

Contient les meilleurs renseignements et possède la plus grande circulation.

Edition Quotidienne, \$3.00 par année.

Edition Hebdomadaire, \$1.00 par année.

PAYABLE D'AVANCE

IMPRIMERIE GÉNÉRALE, 45 Place Jacques-Cartier, Montréal.